

ODEON-THEATRE NATIONAL/SAISON 1978/1979  
DIRECTEUR PIERRE DUX  
(DIRECTION REPRISE PAR JACQUES TOJA LE 1 AOUT 1979)  
PIECE DE JEAN-CLAUDE GRUMBERG  
MISE EN SCENE MAURICE BENICHOU,  
JEAN-CLAUDE GRUMBERG, JACQUES ROSNER  
DECORS ET COSTUMES MAX SCHOENDORFF  
ASSISTANTE DOMINIQUE PUISAIS  
CREATION AU THEATRE NATIONAL DE  
L'ODEON, AVEC LA PARTICIPATION DU JEUNE THEATRE NATIONAL  
LE 18 AVRIL 1979  
© EDITIONS STOCK 1979



# L'ATELIER

## DISTRIBUTION

Hélène	JOSIANE STOLERU
Simone	GENEVIEVE MNICH
Gisèle	ROSE THIERY
Marie	BRIGITTE MOUNIER
Madame Laurence	SUZY RAMBAUD
Mimi	CHARLOTTE MAURY
Léon	JEAN-CLAUDE GRUMBERG
Premier presseur	MAURICE BENICHOU (ROLE REPRIS PAR GILLES SEGAL)
Deuxième mécanicien	MICHEL KONIECZNY
Premier mécanicien	LAURENT HUON
Jean, deuxième presseur	JEAN-PIERRE KLEIN
Max	MICHEL BERTO
en alternance : L'enfant	LAURENT GOLDEMBERG HERVE RIGOLLET

La chanson « Les Roses blanches » est interprétée et accompagnée par Louis Bessières.

En couverture : de bas en haut : Brigitte Mounier, Rose Thiéry,  
Suzy Rambaud, Charlotte Maury, Geneviève Mnich.  
Ci-contre : Jean-Claude Grumberg. (Photos Bernard)

« Le premier atelier de ma vie fut ce lieu inutile dans les trois pièces de mon enfance où mon père travaillait avant-guerre, dans les années cinquante, ma mère se décida à nous en faire une chambre... Elle-même en attendant le retour de mon père travaillait comme finisseuse dans un atelier de confection pour hommes. Plus tard - nous n'attendions plus, ayant appris peu à peu le sens du mot « déporté » - devenu moi-même apprenti tailleur, j'ai bien connu d'autres ateliers...

Cette pièce est écrite pour ma mère, et pour toutes celles et tous ceux que j'ai vu rire et pleurer dans mes nombreux ateliers... »  
J.C.G.

Jean-Claude Grumberg, né à Paris en 1939, s'est révélé, en tant qu'auteur, après avoir été comédien, avec **Demain une fenêtre sur rue**, montée en 1968 par Marcel Cuvelier, « Prix des U » 1968. Il a écrit ensuite **Matthieu Legros**, **Chez Pierrot** et de courtes pièces - dont **Michu** et **Rixe** - puis, **Amorphe d'Ottenburg**, créée en 1971 par Jean-Paul Roussillon, **Dreyfus**, mise en scène par Jacques Rosner en 1973. Cette pièce a reçu en 1974, le « Prix Plaisir du Théâtre » et le « Prix du théâtre » décerné par la Société des auteurs et compositeurs dramatiques. **En r'venant de l'expo**, présentée en 1975 par Jean-Pierre Vincent. Cette pièce est reprise par le Théâtre du Campagnol dans une nouvelle version et une mise en scène de Jean-Claude Penchenat.

Écrite en 1976, **L'Atelier** a été créée en avril 1979, au Théâtre National de l'Odéon.

Jean-Claude Grumberg a terminé l'écriture de sa pièce **L'Atelier**, grâce au travail effectué lors de la Cellule de Création consacrée à son texte et qu'il a animée du 14 janvier au 14 février 1976, à l'invitation de Théâtre Ouvert. Ont participé à ce travail, outre l'auteur, Maurice Bénichou, Charlotte Maury, Geneviève Mnich, Brigitte Mounier, Suzy Rambaud, Rose Thiéry et Hélène Vincent.

**L'Atelier** a fait l'objet d'une dramatique réalisée par Georges Peyrou et diffusée par France-Culture le 30 mars 1978.

La pièce, après les représentations du 18 avril au 3 juin 1979 au Théâtre National de l'Odéon; est reprise (avec les mêmes acteurs) au T.N.P. (Villeurbanne) du 12 au 22 décembre 1979, et ensuite au Théâtre du Gymnase - Marie Bell, à partir du 10 janvier 1980. En juillet 1979, Jean-Claude Grumberg a reçu le « Prix de la meilleure création française », palmarès du Syndicat de la critique dramatique et musicale

De Jean-Claude Grumberg, l'Avant-Scène a publié : **Demain une fenêtre sur rue** (n° 405) ; **Rixe**, un acte (n° spécial « Neuf auteurs nouveaux à la Comédie Française » n° 469/470) ; **Amorphe d'Ottenburg** (n° 485) ; **Dreyfus** (n° 543) ; **Michu** un acte (n° 543) et « raconté » en supplément-photos, les pièces suivantes : **Matthieu Legros** (n° 425) ; **Chez Pierrot** (n° 543) et **En r'venant de l'expo** (n° 562).

# L'ATELIER

Texte intégral

## Scène 1

### L'ESSAI

*Un matin très tôt de l'année 1945. Simone assise en bout de table, dos au public, travaille. Debout près d'une autre table, Hélène — la patronne — travaille également. De temps en temps elle jette un œil sur Simone.*

HELENE. Ma sœur aussi ils l'ont prise en 43...

SIMONE. Elle est revenue ?

HELENE. Non... elle avait vingt-deux ans. *(Silence.)* Vous étiez à votre compte ?

SIMONE. Oui, juste mon mari et moi, en saison on prenait une ouvrière... J'ai dû vendre la machine le mois dernier, il pourra même pas se remettre à travailler... J'aurais pas dû la vendre mais...

HELENE. Une machine ça se trouve...

SIMONE *(approuve de la tête)*. J'aurais pas dû la vendre... On m'a proposé du charbon et...

*Silence.*

HELENE. Vous avez des enfants ?

SIMONE. Oui, deux garçons...

HELENE. Quel âge ?

SIMONE. Dix et six.

HELENE. C'est bien comme écart... Enfin c'est ce qu'on dit... J'ai pas d'enfants...

SIMONE. Ils se débrouillent bien, l'aîné s'occupe du petit. Ils étaient à la campagne en zone libre, quand ils sont revenus le grand a dû expliquer au petit qui j'étais, le petit se cachait derrière le grand il voulait pas me voir, il m'appelait Madame...

*Elle rit.*

*Gisèle vient d'entrer. Elle s'arrête un instant près du portant qui sert à la fois au presseur pour accrocher les pièces qu'il vient de finir de repasser et de vestiaire pour les ouvrières. Elle ôte sa jaquette, l'accroche, enfiler sa blouse et gagne sa place. D'un signe de tête elle salue Simone et Mme Hélène. Cette dernière fait les présentations.*

HELENE. Madame Gisèle... Madame Simone, c'est pour les finitions.

*Gisèle approuve. Simone et elle se refont un signe de tête accompagné d'un petit sourire. Gisèle est déjà au travail. Entre Mme Laurence suivie de très près par Marie. Toutes deux saluent Mme Hélène. D'une voix sonore :*

LAURENCE ET MARIE : Bonjour madame Hélène.

*Elles se changent, enfilent leur blouse. Marie finit de la boutonner tout en commençant déjà sa première pièce. Mme Laurence, elle, prend son temps, ôte même ses chaussures qu'elle troque contre des charentaises... Elle gagne sa place en traînant les pieds, en bout de table face à Simone, dos à la fenêtre sur un tabouret haut. Elle domine ainsi la situation. Hélène tout en travaillant a poursuivi les présentations. Simone a fait un sourire à chacune des nouvelles arrivantes. Elles travaillent maintenant toutes les quatre en silence, chacune à son rythme. Hélène debout devant sa table bâtit les toiles sur les devants de veste, elle va très vite, jetant de temps en temps un coup d'œil sur les ouvrières. Entre Mimi, elle semble courir. Elle est immédiatement saluée par une réflexion de Gisèle.*

GISELE. T'es encore tombée du lit ce matin ?

*Mimi tout en enfilant sa blouse répond d'un signe de main qui semble dire : « Ne m'en parle pas. » Hélène alors la présente :*

HELENE : Mademoiselle Mimi... Madame Simone.

*Simone sourit à Mimi. Mimi tout en s'asseyant tend cérémonieusement la main à Simone. Celle-ci plante son aiguille dans sa pièce et lui serre la main, gênant ainsi Marie qui râle. Mimi jette un coup d'œil dédaigneux à Marie mais ne prononce pas un mot. Dès que Mimi commence à travailler Mme Laurence en éloignant légèrement son tabouret lui dit :*

MADAME LAURENCE. Vous allez m'éborgner un jour...

*Mimi ne relève pas, elle travaille. Silence. Gisèle chantonne machinalement.*

HELENE. Ça va bien aujourd'hui, madame Gisèle !

GISELE *(surprise)*. Moi ? Non, pourquoi ?

HELENE. Comme je vous entends chantonner...

GISELE. Moi ? Je chantonne pas madame Hélène, j'ai pas le cœur à ça, surtout ces temps-ci...

*Elle en a déjà presque les larmes aux yeux. Mimi et Marie la regardent et pouffent ensemble de rire.*

MADAME LAURENCE *(jette de loin un œil sur le travail de*

*Simone puis lui lance).* Vous faisiez le beau ? *(Simone approuve.)* Ça se voit vous faites de jolis petits points...

*Soudain, passant la tête par la porte qui donne sur les autres pièces de l'atelier, le patron, M. Léon, apparaît un très bref instant et hurle deux fois très fort :*

LEON. Hélène, Hélène !

*Toutes les ouvrières sursautent ensemble, poussent un cri de frayeur puis éclatent de rire. Hélène soupire. On entend dans l'autre pièce Léon s'énerver (peut-être au téléphone). On perçoit distinctement le bruit des machines. Mme Laurence se tient la poitrine en secouant la tête. Simone, qui a sursauté avec les autres, rit maintenant de bon cœur. Mimi imite un chien qui grogne et aboie tandis que Mme Hélène sort en fermant la porte derrière elle. On les entend discuter puis s'éloigner.*

GISELE. Eh ben ça commence bien... Si ça hurle dès le matin moi...

*Elle ne finit pas sa phrase.*

MADAME LAURENCE. Y a de l'eau dans le gaz...

SIMONE. Il est toujours comme ça ?

MADAME LAURENCE. Monsieur Léon ? Vous l'avez pas encore vu ? On vous laisse la surprise...

MIMI *(d'une voix très enrrouée, presque aphone)*. Ce sera répété.

MADAME LAURENCE. Quoi ?

MIMI. Ce sera répété.

MADAME LAURENCE. Mais quoi ?

MIMI *(poursuit toujours enrrouée ; elle parlera ainsi jusqu'à la fin de la scène)*. Ce que vous avez dit de monsieur Léon, je lui répéterai.

MADAME LAURENCE *(prenant les autres à témoin)*. Ça va pas, elles est maboule cette poule, qu'est-ce que j'ai dit, qu'est-ce que j'ai dit ? *(Mimi se gratte la gorge sans répondre. Marie se retient de rire. Madame Laurence la foudroie du regard.)* Ça vous amuse vous ?

MARIE. C'est sa voix... *(Elle éclate de rire. A Mimi.)* C'est ta voix.

MIMI *(après s'être râclé la gorge)*. Ça t'amuse ? Tu te fous de ma gueule alors ? *(Marie approuve de la tête. Gisèle pendant ce temps a conseillé à Simone de changer de place et de s'installer plus près de la fenêtre entre elle et Mme Laurence — « pour la lumière ». Simone a remercié Gisèle et a changé de place. Gisèle l'a aidée. Simone se trouve maintenant en face de Mimi. Mimi la découvrant poursuit.)* Le malheur des gens ça a toujours fait rire les imbéciles...

*Marie tout en riant la remercie.*

GISELE. Faut rire, ça remplace la viande...

*Mimi tousse, Simone fouille dans son sac et en sort une boîte de cachoux qu'elle lui tend.*

SIMONE. C'est bon pour la gorge...

MIMI *(se servant)*. Merci...

*Simone en offre aux autres qui se servent. Marie lit : « Pectoïdes, cachou bonbon calme la toux parfume et rafraîchit l'haleine. »*

GISELE *(à Simone)*. On voit les femmes qu'ont des enfants... *(Simone approuve de la tête.)* Combien ?

SIMONE. Deux.

GISELE. C'est du boulot, hein ?

MIMI *(la coupant)*. Pourquoi t'en offres jamais des bonbons ? Toi aussi t'es mère de famille non ?

GISELE. J'en donne même pas à mes propres gosses, tu voudrais quand même pas que j'en achète exprès pour toi ?

MIMI. Si, ça me ferait plaisir... T'offres jamais rien...

*Gisèle reste sans voix.*

MADAME LAURENCE *(à Mimi)*. Vous feriez mieux de

vous abstenir aujourd'hui, reposez-vous donc un peu l'organe pour une fois... *(Mimi ricane et chevrote. Madame Laurence poursuit.)* C'est pour vous, hein ? ... Bien sûr si vous pensez que ce que vous avez à nous dire est important... *(Bref silence. Elle reprend.)* Quand même une journée de calme ce serait pas... *(Mimi a repoussé discrètement et légèrement son tabouret vers celui de Mme Laurence si bien que celle-ci se trouve à nouveau gênée par le bras de Mimi et menacée par son aiguille. Madame Laurence s'interrompt, se recule légèrement puis très digne.)* Ça vous ferait rien de me laisser un peu d'espace vital ?

GISELE ET MARIE *(ensemble)*. Ma chère...

MIMI. Quoi, qu'est-ce qu'elle dit ? *(Madame Laurence pose la pièce qu'elle vient de finir à côté d'elle, se lève et sort. Mimi essaye de dire à la cantonnade.)* Elle a sa fuite plus tôt que d'habitude, faut un plombier pour lui boucher ça...

*Mais sa voix déraile, elle se râcle la gorge et tousse. Simone ressort sa boîte. Mimi refuse d'un geste.*

GISELE *(sèchement à Simone)*. Vous feriez mieux de les garder pour vos gosses.

MARIE *(après avoir tapé dans le dos de Mimi)*. Où t'as chopé ça encore ?

MIMI *(hausse les épaules)*. Je ne sais pas... J'ai été danser hier soir, en sortant j'ai pris la flotte...

GISELE. Il a plu cette nuit ?

MIMI *(fait non de la tête)*. Je suis tombée dans le caniveau. *(Marie éclate de rire.)* Marre-toi, marre-toi... J'étais avec Huguette, ma copine Huguette...

GISELE. La grosse.

MIMI. Elle est pas si grosse...

GISELE. Huguette, c'est pas celle que t'appelles la « grosse vache » ?

MIMI *(approuve)*. C'est ça, ça veut pas dire qu'elle est grosse : elle fait grosse... Hier on a été au guinche ensemble, j'ai ôté mes souliers pour danser et à la fin je les ai pas retrouvés...

*Marie se tord de rire. Simone commence à glousser aussi.*

GISELE. T'as perdu tes chaussures ?

MIMI. On me les a fauchées oui...

GISELE. On enlève ses chaussures maintenant pour danser ?

MIMI. Le swing... pour danser le swing... alors gentiment deux Amerloques nous ont proposé de nous raccompagner, y en a un qui me portait pour que je salisse pas mes petits petons et puis je sais pas ce qu'ils ont baragouiné mais à un moment y en a un qui m'a demandé quelque chose, j'ai pas compris exactement quoi, mais j'ai fait oui avec la tête et ma copine a fait oui aussi, alors le type m'a laissé tomber sans prévenir en plein dans le caniveau. J'étais toute mouillée et puis Huguette et les deux Amerloques se sont mis à se marrer et alors on s'est engueulés. *(Elle se râcle la gorge, elle peine de plus en plus.)* Ce matin je me suis réveillée comme ça je ne pouvais plus parler du tout...

*Gisèle, Marie et Simone se tordent de rire.*

MADAME LAURENCE *(revient, regagne sa place, puis)*. C'est moi qui paye ? *(Gisèle, Marie et Simone font non de la tête tout en riant de plus belle. Madame Laurence à Simone qui s'efforce de ne plus rire par politesse envers elle.)* Vous avez vite pris le pli, ça ne fait rien, j'ai l'habitude, elle monte tout le monde contre moi.

*Simone ne parvient pas à se calmer, elle rit de plus en plus nerveusement tout en s'excusant.*

GISELE *(à Mme Laurence)*. On a même rien dit sur vous rien du tout...

MIMI *(à Gisèle)*. Laisse donc... C'est pas beau de mentir, si on a dit, surtout elle... *(Elle désigne Gisèle. Simone a maintenant son mouchoir à la main, elle ne travaille*

plus, elle se tamponne les yeux en continuant à s'excuser à chaque éclat de rire. Mimi poursuit.) Voilà ce que c'est de ne pas comprendre l'amerloque. Huguette m'a dit que j'aurais pas dû faire oui avec la tête. (Elle prononce une phrase en « américain ».)

MARIE. Il étaient saouls ou quoi ?

GISELE. T'es revenue toute mouillée et pieds nus alors ?

MIMI (qui rit maintenant à son tour). Ma jupe me collait partout... Elle a rétréci, une vraie saloperie cette putain de fibrane...

Elles rient toutes de nouveau sauf Mme Laurence qui fait ostensiblement la gueule. Peu à peu le calme revient.

GISELE. Comment on peut aller danser comme ça tous les soirs ?

MIMI. J'y vais pas tous les soirs, j'y ai été hier...

MARIE (à Simone). Vous aussi vous allez danser ?

Simone fait non de la tête en riant.

GISELE. Elle a dit qu'elle avait des enfants.

MARIE. C'est interdit d'aller danser quand on a des enfants ? (Gisèle secoue la tête agacée.) On peut même aller danser avec son mari, non ?

SIMONE (simplement pour couper court). Ces temps-ci, je ne vais pas danser.

GISELE. Là !

MARIE. Et avant vous y alliez ?

SIMONE. De temps en temps oui...

MARIE. C'est votre mari qui aime pas ça ?

SIMONE (après un léger temps). Il est pas là, il est déporté.

Bref silence.

MIMI (poursuit de sa voix enrouée). Quand j'y pense, quel salaud cet Amerloque... C'est peut-être même lui qui m'a piqué mes godasses...

GISELE. Bie~~n~~ fait, t'as qu'à pas les enlever... Non mais, j'ai jamais...

MIMI (la coupant). T'allais danser toi ?

GISELE. Bien sûr.

MIMI. Sans blague !

GISELE. Quand j'étais jeunette...

MIMI. T'as été jeunette toi ? Sans blague ?

GISELE. En tout cas j'ai jamais dansé avec des troufions moi.

MARIE. Pourquoi pas si c'est pas des Boches ?

GISELE. N'empêche que les Boches y a des choses qui faisaient pas... (Elle se tourne vers Simone.) Je m'excuse enfin, je veux dire que les Américains parfois...

Elle s'arrête.

MIMI (après un temps). Accouche, vas-y crache, dis-nous tout...

MADAME LAURENCE. Qu'est-ce que vous vouliez dire au juste madame Gisèle ?

GISELE. Rien, rien...

MADAME LAURENCE (conciliante). Vous aimiez mieux avoir les Allemands que les Américains ?

GISELE. J'ai pas dit ça hein, ne me faites pas dire...

MADAME LAURENCE (de plus en plus conciliante). Sur le plan de la tenue bien entendu.

GISELE. Question correction alors oui peut-être, quoique c'est pareil, c'est comme dans tout, hein...

MIMI. Tu veux qu'on leur demande de revenir, ils te manquent les Frisés ?

Elle siffle à la cantonnade. Gisèle hausse les épaules. Silence.

MADAME LAURENCE. C'est vrai que les Américains tant

qu'ils étaient pas là on priait pour qu'ils arrivent, maintenant qu'ils sont là, on prierait pour qu'ils repartent.

MIMI. Parlez pour vous, moi ils me gênent pas, sauf quand ils me piquent mes godasses et qu'ils me foutent à l'eau.

MADAME LAURENCE. Je trouve qu'ils manquent un peu de...

MARIE. Il y en a un qui vous a manqué de respect, madame Laurence ?

Mimi hurle de rire. Mme Laurence hausse les épaules. La porte s'ouvre. Mme Hélène appelle :

HELENE. Madame Simone, s'il vous plaît. (Simone se lève, pose sa pièce. Hélène de la porte.) Non, non venez avec...

Hélène disparaît. Simone semble émue.

GISELE. Vous avez déjà discuté argent ? (Simone fait non de la tête.) Faut pas vous laisser faire hein...

MARIE (chuchote au passage de Simone). Méfiez-vous il a un peu les mains en pince de crabe...

Simone sort.

MADAME LAURENCE (à Marie). Qu'est-ce que vous avez dit ?

MARIE. Quand ?

MADAME LAURENCE. Vous avez parlé de crabe ?

MARIE. J'ai dit qu'il avait les mains en pince de crabe.

MADAME LAURENCE (après un instant). Je ne comprends pas.

Marie hausse les épaules.

GISELE. Il est bien brave quand même.

MARIE (agacée). Ça n'empêche pas...

Silence.

MIMI (à Marie). Elle aussi.

MARIE. Quoi ?

MIMI (désignant le tabouret de Simone). Elle aussi...

MARIE. Elle aussi quoi ? (Mimi fait le geste d'avoir un grand nez.) T'es pas folle.

MIMI. Tiens !

MARIE. Je le crois pas moi...

MIMI. Je les reconnais, c'est bien simple, je les reconnais.

Marie hausse les épaules.

GISELE. En tout cas, elle est bien brave !

MIMI. Oh là là c'est pas vrai, tout le monde est bien brave avec elle ce matin...

GISELE. Elle me plaît bien c'est tout.

MIMI. A moi aussi, là, elle me plaît bien... n'empêche que elle aussi...

MADAME LAURENCE. Elle a un drôle de rire !

Silence.

GISELE. La pauvre elle a pas dû avoir souvent l'occasion de rire ces derniers temps avec tous ses malheurs.

MIMI. Et quoi ? On en a tous des malheurs, moi j'ai bien perdu mes godasses j'en fais pas une...

GISELE (à Marie avec reproche). Et toi, qui lui demandes si son mari aime la danse ?

MARIE. Est-ce que je savais moi ?

MADAME LAURENCE. Y a des choses qu'on sent...

Marie a fini sa pièce, elle découpe son ticket, le range dans sa boîte, regarde autour d'elle. Elle est en colère.

MARIE. J'ai plus de boulot !

GISELE. Va en chercher.

MARIE (sans se lever). C'est pas à moi de le faire...

GISELE. Tu préfères perdre une pièce plutôt que de bouger ton cul ?

MARIE. Si je le fais une fois après il faudra que j'y aille toujours... Mais pourquoi j'ai plus de boulot ?

*Simone est revenue elle s'est réinstallée à sa place.*

GISELE (*lui demande*). Alors ?

SIMONE. Ça va, je crois que ça va.

MADAME LAURENCE. Vous vous êtes bien entendue avec lui ? (*Simone la regarde sans comprendre.*) Vous avez obtenu ce que vous vouliez ?

SIMONE. Oui, enfin, normal quoi...

GISELE. Vous verrez tout ira bien y a du travail toute l'année ici.

MARIE (*de plus en plus agacée*). Partout y a du travail ces temps-ci.

GISELE. Justement, raison de plus : ici aussi !...

MARIE. Comment vous l'avez trouvé notre singe ?

SIMONE. Normal... enfin... normal...

MIMI (*à Simone*). Faites des points plus grands maintenant si vous voulez vous en tirer, faut allonger un peu sinon...

HELENE (*qui vient d'entrer, à Mimi*). Vous êtes toujours de bon conseil mademoiselle Mimi.

MIMI (*éclate de rire*). Je vous avais pas entendue entrer Madame Hélène. Faut remettre vos semelles en bois pour le travail, gardez donc vos caoutchoucs pour le dimanche.

MARIE. Madame Hélène j'ai fini ma pièce et...

*Entre Léon, il est très nerveux.*

LEON (*à Hélène*). Alors tu leur as dit ?

HELENE. Non, j'arrive...

LEON. Qu'est-ce que t'attends, alors ?

HELENE (*soupire*). Je viens pour leur dire, j'arrive je te dis...

GISELE. Qu'est-ce qui se passe monsieur Léon ?

LEON. Elle va vous dire, elle va vous dire...

*Il sort.*

HELENE (*le rappelant*). Si t'es déjà là dis-leur toi.

LEON (*de l'autre pièce*). Si je te dis de leur dire c'est pas pour que tu me dises toi de leur dire...

HELENE (*s'adressant aux ouvrières tout en s'affairant et en rangeant dans l'atelier*). On n'a pas reçu le tissu qu'on devait nous livrer, alors monsieur Léon n'a pas pu couper... les mécaniciens rentrent chez eux... enfin vous finissez ce que vous avez en train et vous rentrez.

MARIE. Quoi ? (*Hélène est déjà dehors.*) Qu'est-ce qu'elle a dit ?

GISELE. Ça alors... Qu'est-ce que je vais faire moi cet après-midi ?

MIMI. Tu vas rentrer à la maison voir ton petit homme...

GISELE. Si tu crois que c'est drôle...

MARIE. Non mais t'as vu : il a pas reçu son tissu, c'est nous qui restons en carafe, il s'en fout lui si on vient pour rien, je traverse tout Paris moi. « Rentrez chez vous ! » C'est organisé ça fait peur.

MADAME LAURENCE. Bon ben moi Mesdames.

*Elle se lève range ses ciseaux dans sa boîte et glisse sa boîte dans le tiroir.*

*Marie et Mimi sortent en se tenant par le bras. Marie râle toujours. Mimi l'imité en riant. Gisèle et Simone restent assises côte à côte, elles finissent leur travail en silence.*

## Scène 2

### CHANSONS

*Un peu avant midi en 1946. Toutes les ouvrières sont présentes. Le presseur est à sa table de presse. Gisèle a mal à la tête, elle prend un cachet.*

MIMI. Qu'est-ce que tu as ?

GISELE. J'ai mal à la tête.

SIMONE. C'est loin des pieds.

*Gisèle essaye d'avaler son cachet. Elle s'y reprend à plusieurs fois.*

MIMI. Ça passe pas ? (*Gisèle fait non de la tête et reboit une gorgée d'eau.*) Elle a le trou du cou étroit.

*Marie rit.*

GISELE (*à Marie*). Oh ! je t'en prie hein...

MARIE. Quoi on peut plus rire ?

GISELE. Pas tout le temps.

MARIE. Avec toi ça fait une moyenne.

GISELE. Je voudrais t'y voir tien.

*Elle se remet à travailler.*

MIMI. Allez n'y pense plus...

GISELE. N'y pense plus j'ai mal à la tête j'te dis...

MIMI. Chante-nous quelque chose ça te changera les idées. (*Toutes insistent. Gisèle fait non de la tête sans répondre.*) T'es vache merde...

GISELE. J'ai pas envie de chanter.

MIMI. Pour moi ma grosse poule...

MADAME LAURENCE. Elle aime se faire prier...

GISELE. Ben chantez, vous...

MADAME LAURENCE. Si j'avais votre don ce serait...

GISELE. Oh ça va bien la pommade...

MIMI (*fredonnant*). « J'ai deux grands bœufs dans mon étable » allez vas-y... (*Elle reprend.*) « deux grands bœufs blancs... »

GISELE. Si j'avais deux grands bœufs je serais pas là... (*Un temps puis.*) Les boucheries vont être fermées trois jours par semaine...

MADAME LAURENCE. Pas pour tout le monde : quand c'est fermé par-devant ça travaille par-derrrière...

MIMI (*chante*).

Par-devant, par-derrrière  
Tristement comme toujours  
Sans chichis sans manières  
Elle a connu l'amour

*Pendant que Mimi chante, Gisèle poursuit son idée.*

GISELE. C'est vrai y en a qui manquent jamais de rien.

MADAME LAURENCE (*en articulant*). Il y a mais il n'y a pas pour tout le monde !

GISELE. On se demande comment ils font...

MARIE. Oh eh, vous pouvez pas parler d'autre chose ?

GISELE. Je voudrais t'y voir tiens...

MARIE. C'est pas pareil pour moi ?

GISELE. T'as pas d'enfant toi !

MARIE. Et alors ? Madame Laurence non plus... Mimi non plus...

GISELE. C'est facile quand on est jeune va... (*Bref silence.*) Moins de pain qu'en 43 !

SIMONE. Il n'est pas bon leur pain...

GISELE. Ah y a pas à dire : ils sont forts au ravitaillement...

SIMONE. Il était pas bon non plus pendant la guerre.

GISELE. Oui mais au moins c'était la guerre...

*Silence.*

MADAME LAURENCE. Qu'est-ce que je pourrais faire samedi qui soit bon et qui bourre?...

MIMI. Des houppettes de cheval...

MADAME LAURENCE. Allons, allons...

MIMI. Ben quoi, c'est bon et ça bourre...

MADAME LAURENCE. On sera huit, mon mari invite...

MIMI (*la coupant*). Prenez-en deux paires...

*Silence.*

GISELE. C'est vrai que vous avez votre mari...

MADAME LAURENCE. Quoi mon mari?

MIMI. C'est un travailleur de force non?

MADAME LAURENCE. Il a les mêmes droits que tout le monde... les mêmes droits...

*Gisèle va pour dire quelque chose, se contient, soupire et pique le nez dans son travail. Silence. Gisèle tout en travaillant, toujours le nez dans sa veste, se met à chanter machinalement tout bas, pour elle-même. Mimi alerte les autres puis l'accompagne en sourdine d'une manière grotesque. Gisèle s'arrête net. Nouveau silence.*

MIMI. Ben alors ma grande? Gisou? Voyons?

GISELE. Tu crois que je vois pas quand on se fout de moi.

MIMI. Je te faisais la seconde voix pour faire plus joli.

GISELE. Merci.

*Toutes insistent de nouveau. Gisèle oppose une résistance butée et muette.*

MIMI (*propose*). Gisou, on va toutes se tourner pour pas te gêner, même le presseur va se tourner, O.K., presseur de mon cœur, tu tournes la tête hein? Tu regardes pas l'artiste, allez tournez-vous les filles, là... (*Elles se détournent toutes. Mimi poursuit, la tête vers le presseur.*) Comme ça tu vois, on te regarde même pas et j'te ferai plus la seconde voix puisque t'aimes pas ça. (*Silence. Rien ne bouge, elles sont toutes tournées, seule Gisèle est dans sa position habituelle, elle semble absolument opposée à l'idée de chanter quoi que ce soit dans les jours prochains. Les ouvrières continuent à travailler, cherchant à tâtons leurs ciseaux ou leurs bobines sur la table pour ne pas retourner la tête vers Gisèle. Le presseur lui repasse, la tête à peine tournée. Brusquement Gisèle démarre. C'est une chanson très sentimentale qu'elle chante d'une voix forte et bien timbrée. Marie sur sa chaise résiste tant qu'elle peut mais bientôt, peu à peu ça gagne Mimi, Mme Laurence, puis Simone mais déjà Gisèle s'est arrêtée au milieu d'une note. Elle travaille maintenant en silence avec une énergie farouche.*) Ben pourquoi tu t'arrêtes? (*Gisèle ne répond pas.*) Qu'est-ce qu'il y a encore?

GISELE. On se fout de moi...

MIMI. Pas du tout, on était remuées même...

GISELE (*pointant ses ciseaux vers Marie*). Elle, elle, elle, elle se fout de moi... (*Marie éclate de rire.*) Ah bien sûr, c'est pas swing, c'est pas zazou... (*Elle fredonne menaçante.*) « Ya des zazous dans mon quartier, boum boum tra la la tsoin tsoin » ça c'est bien ça c'est fin.

MARIE. J't'ai rien dit.

GISELE. Dès que je chante elle se fout de moi alors... T'as qu'à les chanter toi tes conneries d'agitée, au lieu de laisser chanter les autres, c'est facile de se moquer.

*Elle imite de nouveau une chanson « Zazoue » d'une voix nasillard.*

MARIE. Qu'est-ce qu'elle a?

MIMI. C'est vrai Gisou qu'est-ce que t'as, t'as bouffé du cheval?

GISELE. C'est pour ça que tout va mal, vous vous foutez de tout maintenant, ça pousse des cris d'échappés du zoo, ça se trémousse, ça respecte rien, ça sait même pas travailler...

*Mimi siffle la chanson que Gisèle a interrompue.*

MARIE (*à Gisèle*). Qu'est-ce que tu dis?

GISELE. Les jeunes savent même plus coudre, voilà ce que je dis et je suis pas la seule à le dire crois-moi...

MARIE (*à demi-levée*). Arrête hein arrête...

GISELE. Non mais dis donc merdeuse... C'est pas toi qui...

*Marie se lève, laisse tomber sa pièce, saisit le bord de la table qu'elle soulève légèrement, tout roule dessus.*

MARIE (*hurlant*). Arrête je te dis arrête!

*Gisèle se lève à son tour. Mimi, Simone et Laurence continuent à coudre tout en tentant de retenir les bobines qui roulent sur la table. Le presseur a posé son fer, il s'approche et tente de plaisanter.*

LE PRESSEUR. Battez-vous, tuez-vous, mais surtout vous faites pas de mal...

MARIE. Vous ça va, on vous a pas sonné...

*Le presseur bat en retraite. Les mécaniciens passent la tête par la porte et s'informent. Gisèle cède la première; elle lâche son travail et sort en courant en bousculant les mécaniciens. Marie lâche la table et se laisse retomber sur son tabouret. Les mécaniciens insistent.*

LES MECANICIENS. Alors qu'est-ce qui se passe?

MIMI (*leur hurle*). Vous nous lâchez le burnous? Y a rien, rien on veut pas de bonshommes ici, on vient pas vous les casser dans votre gourbi non, c'est formidable ça... (*Les mécaniciens battent en retraite. Marie soudain s'écroule en larmes sur la table, elle se ressaisira très vite et reprendra bientôt son travail.*) C'est gai y en a une qui chiale dans les chiottes et une qui chiale ici, merde! (*Mme Laurence désapprouve en secouant la tête et en sifflant entre ses dents.*) Arrêtez ça m'agace!

*Mme Laurence continue sans relever. Silence.*

SIMONE. Y a des jours où rien ne va même le fil casse tout le temps...

*Mimi finit sa pièce. Elle n'en prend pas d'autre. Elle fouille dans son cabas, en sort sa gamelle et conclut.*

MIMI. C'est pas ça qui va me couper l'appétit... Bien chaud, bien parisien hein...

*Elle tend sa gamelle au presseur qui ôte son fer du réchaud à gaz et installe la gamelle à la place.*

LE PRESSEUR. Y en a d'autres?

*Mme Laurence apporte la sienne. Marie jette sa pièce, se lève et en sortant grogne.*

MARIE. Je mange en bas.

*Elle est déjà dehors. Laurence, Simone et Mimi commentent par gestes la sortie de Marie.*

MIMI (*conclut*). Ben dis donc...

MADAME LAURENCE (*à Simone*). Vous avez encore rien amené de chaud?

SIMONE. J'ai pas eu le temps de préparer.

MADAME LAURENCE. Vous avez pas eu le courage oui...

MIMI. Faut bouffer merde... Sinon...

MADAME LAURENCE. Faut manger du gras! (*Mimi et Laurence installent leur semblant de couverts sur leur coin de table; en attendant que leurs gamelles chauffent elles se remettent à travailler. Simone a également terminé sa pièce elle sort un petit paquet de son sac et s'installe pour grignoter. Madame Laurence à Simone.*) Je vais vous faire goûter...

MIMI. C'est un jour sans ou un jour avec, madame Laurence?

MADAME LAURENCE. Même quand c'est sans je m'arrange pour que ce soit comme avec.

MIMI. Tiens donc?

MADAME LAURENCE (*explique tout en faisant goûter à Simone*). Quand je fais un ragoût, même si j'ai pas la

viande je mets quand même quelques brins de sauge, comme ça, après, quand ça remonte, c'est le goût du gigot qui revient...

MIMI. Et quand vous pétez ?

MADAME LAURENCE (*pincée*). Je vous en prie, on est à table...

*Gisèle revient. Puis découvrant le tabouret vide de Marie.*

GISELE. Où elle est passée ?

MADAME LAURENCE. Elle mange en bas...

GISELE. Eh ben y en a qui se refusent rien...

MIMI. Oh oh...

*Elle fait signe à Gisèle de la boucler. Gisèle hausse les épaules. Elle sort également sa gamelle et la porte au presseur.*

LE PRESSEUR. Faut faire deux services alors ?

*Gisèle ne répond rien, elle remplit une bouteille vide au robinet derrière la table de presse et la porte sur la table.*

GISELE. On devrait se cotiser et s'acheter du lithiné, comme ça on se ferait de l'eau qui pique à volonté...

MIMI. Achète, achète, si t'as du pognon à foutre en l'air...

GISELE. Moi je suis pas pour faire des économies question santé...

*Elles sont maintenant toutes installées et mangent. Dans la cour une voix se fait entendre. Un homme chante « Les Roses blanches ». Elles écoutent en mangeant. Mme Laurence a ouvert la fenêtre. Simone qui a fini la première se lève et s'installe à la fenêtre, elle se penche pour mieux le voir. Mimi et Gisèle s'agitent.*

MIMI. On lui met des boutons ?

MADAME LAURENCE. Non, non, allons, pauvre homme...

MIMI. On lui met vingt ronds et des boutons, ça fera plus de bruit...

*Simone est rejointe par Gisèle puis par Mimi qui jette le petit paquet de sous et de boutons enveloppés dans un bout de papier journal. La voix interrompt la chanson pour crier :*

LA VOIX. Merci m'sieurs dames.

*Simone s'est réinstallée et a repris une nouvelle pièce. Mimi s'accorde cinq minutes de détente après le repas, elle fume une cigarette tout en observant les autres qui travaillent, elle fixe avec surprise Simone qui pleure tout doucement.*

### Scène 3

#### LA SELECTION NATURELLE

*Une fin d'après-midi en 1946. Toutes les ouvrières sont présentes. La table de presse est inoccupée.*

SIMONE. Hier un type m'a suivie.

MIMI. Non ? Avec la gueule que tu fais quand tu marches seule...

GISELE. Laisse-la parler.

MIMI. Je l'ai croisé l'autre jour, j'ai eu peur, ma parole, la vraie souris grise : une deux une deux.

SIMONE. Justement, hier, je sors de la Croix-Rouge, fallait que je leur dépose une photo...

MARIE. De vous ?

SIMONE. Non de mon mari, ça m'ennuie parce que j'en ai plus beaucoup à force d'en laisser... Enfin... comme d'habitude je cours je regarde pas devant moi, je fais la queue, c'est mon tour, hop je suis déjà dehors, là, je me cogne dans un type...

MARIE. Comment il était ?

SIMONE. Un type quoi... Je m'excuse, il s'excuse, on

bafouille et je sais pas j'ai dû lui sourire machinalement.

GISELE. Ah la la ! Jamais sourire... Jamais... faut insulter...

SIMONE. J'avais souri, c'était fini, j'étais foutue, je pouvais plus m'en dépêtrer et bla bla bla et bla bla bla...

MARIE. Qu'est-ce qui vous disait ?

SIMONE. Est-ce que je sais moi, j'écoute pas...

MADAME LAURENCE. Il était grossier ?

SIMONE. Quand même pas, il me parlait de mes yeux... des bêtises quoi... total j'osais plus sortir du métro...

MARIE. C'était dans la rue ou dans le métro ?

SIMONE. Il a bien fallu que je prenne le métro pour rentrer.

GISELE. Il t'a suivie dans le métro ?

MADAME LAURENCE. Y en a qu'ont vraiment rien à faire.

SIMONE. C'est ce que je lui ai dit : vous avez pas autre chose à faire ?

GISELE. Tu lui as parlé ? Ah la la ! Jamais parler...

SIMONE. J'ai fini par avoir peur... j'osais pas descendre à ma station...

MARIE. Y avait du monde dans ce métro ?

SIMONE. Pas trop heureusement dis donc...

MIMI. Et qu'est-ce qu'il pouvait te faire ? Un gosse dans le dos à travers ton manteau ?

SIMONE. T'es bonne toi... j'aurais voulu t'y voir...

GISELE. Pas de danger c'est elle qui leur colle au train et c'est eux qui se débinent pour pas de retrouver fils père...

MARIE. On peut rencontrer des gens bien : moi, je dis à tout le monde que c'est au bal. C'est pas vrai, c'est dans l'autobus... A force de prendre le même tous les jours. Alors, qu'est-ce qui s'est passé ?

SIMONE. J'ai dit à un agent qu'il y avait un type qui me...

MIMI. Et après c'est l'agent qui t'a fait chier ?

MADAME LAURENCE. Ils sont pas comme ça...

MIMI. Ouais, ben moi pardon, d'un flic j'aurais les jetons, d'un bonhomme qui me parle de mes yeux non !...

MADAME LAURENCE. Ils sont pas comme ça, ils rendent service...

MIMI. On lui dire hein...

GISELE. C'est comme dans tout il doit y avoir du bon et du mauvais...

*Pendant que Mimi fait :*

MIMI. Gnan, gnan, gnan.

*Laurence approuve Gisèle.*

MADAME LAURENCE. Exactement !

SIMONE. Ceux qui sont venus en 42 ils étaient plutôt du genre serviable : il y en a un qui a insisté pour me porter mon baluchon jusqu'au commissariat.

GISELE. On vous a arrêtée ?

SIMONE. C'est pas moi qu'ils voulaient c'était mon mari. Mais comme il était pas là ils m'ont emmenée à sa place avec les gosses au commissariat, juste sous la mairie du X<sup>e</sup>... Là, le commissaire, très gentil aussi, a regardé mes papiers et m'a dit de rentrer à la maison, qu'on arrêterait pas les Français, ils avaient pas d'ordre pour ça...

MADAME LAURENCE. Votre mari lui n'était pas français ?

*Simone fait non de la tête.*

MIMI. Ben dis donc on peut dire que tu as eu chaud aux plumes ma poulette.

SIMONE. Alors j'ai repris vite fait mon petit baluchon, les deux mômes et ... seulement le grand voulait pas partir comme ça, il était pas content : « Y a personne



pour porter le paquet de maman ? » Il criait : « On nous fait venir pour rien ». Je l'ai tiré par le bras, j'ai bien cru que je le lui arrachais, on est rentrés en courant...

*Elle rit, toutes rient.*

GISELE (*s'essuyant les yeux*). Pauvre mignon...

SIMONE. En rentrant, y a qu'une chose que j'ai pas retrouvée c'est une grosse montre gousset que mon mari tenait de son père et qui était toujours posée sur le buffet de la cuisine.

MIMI. C'est l'une des chaussettes à clous qui te l'a chouravée...

SIMONE. Ça m'a étonnée parce qu'ils étaient plutôt du genre bien, serviables et tout... C'est pas comme ceux qui sont venus après et qui ont pris mon mari : ils ont défoncé la porte à coups de pieds !

MARIE. Pourquoi ils ont fait ça ?

SIMONE. Ils ont frappé, on n'a pas ouvert, alors... Le gérant dit que c'est à moi de refaire faire la porte, je l'ai déjà fait réparer mais forcément on voit encore la trace, c'est pas comme une porte neuve... Paraît que ça choque dans l'escalier... Ferait mieux de refaire les peintures oui, ça s'écaille de partout... enfin...

*Silence.*

MARIE. Et ce type alors ?

SIMONE. Quel type ?

MARIE. Le type, comment il était ?

SIMONE (*évasive*). Un type...

MARIE. Jeune ?

SIMONE. Normal...

MADAME LAURENCE. Fallait lui dire que vous aviez des enfants, que vous étiez pressée, il y a toujours un moyen de leur montrer...

SIMONE. J'ai fait que ça : je lui ai dit j'ai deux grands enfants ; j'adore les enfants qui me répond !

GISELE. Merde alors !

MADAME LAURENCE. Tout dépend du ton...

SIMONE. Qu'est-ce que ça veut dire ?

MADAME LAURENCE (*répète*). Tout dépend du ton.

*Bref silence.*

SIMONE. J'ai rien fait de mal vous savez...

MIMI. Laisse pisser c'est tout rance...

MADAME LAURENCE. C'est curieux ça ne m'arrive jamais à moi ! (*Mimi s'écroule de rire.*) Riez riez, ils sentent tout de suite à qui ils ont affaire allez...

SIMONE. J'ai fait que lui dire qu'il perdait son temps ! Qu'est-ce que je pouvais faire d'autre ?

MADAME LAURENCE. Personne ne vous accuse voyons.

SIMONE. Elle m'énerve à la fin...

GISELE. Faut jamais leur répondre, faut insulter je te dis, insulter...

*Silence. Elles travaillent maintenant avec une grande énergie se dépêchant de finir les pièces pour partir. La nuit est tombée. Une à une, après avoir terminé, elles rangent leur pièce, elles rangent leurs affaires, certaines comptent leurs tickets puis elles se changent et sortent. Hélène est entrée, elle s'est installée devant sa table d'entoilage et s'est mise au travail pendant le départ des ouvrières. Sur la table de presse une pile de vêtements non repassés. Hélène, une fois la dernière ouvrière sortie, s'arrête un instant de bâtir ses toiles et se met à ranger, visiblement elle est mécontente, elle trie les boutons qui sont mélangés, range les bobines, plie des vestes inachevées, accroche certains vêtements qui traînent. Léon entre, il jette un œil sur la table de presse.*

LEON. Il est pas venu de la journée ?

HELENE. Qui ?

*Léon montre la table de presse. Hélène hausse les épaules.*

LEON. Faut lui dire de venir à des heures régulières, soit le matin, soit l'après-midi... Qu'on sache quand on peut compter sur lui...

HELENE. Dis-lui toi.

*Elle s'est remise devant sa table à bâtir.*

LEON. Pourquoi ? Pourquoi moi ? (*Silence.*) Qu'est-ce que ça veut dire : dis-lui toi ? (*Silence.*)

HELENE (*tout en travaillant*). Si t'as des choses à lui dire tu lui dis un point c'est tout.

LEON. Il repasse pas bien, il travaille mal, j'aurais pas dû le prendre ? (*Silence.*)

HELENE (*avec difficulté*). Je peux pas le regarder...

LEON. Le regarde pas... Parle sans le regarder... (*Un temps.*) Bon, bon, ça va, ça va... je lui dirai, je lui dirai... (*Il va pour sortir puis revient sur ses pas et poursuit.*) C'est terrible, alors parce qu'il a été déporté il doit pas travailler, qu'est-ce que ça veut dire ? « Je peux pas le regarder » qu'est-ce que ça veut dire ? C'est un homme comme un autre oui ou non ? (*Hélène ne répond pas.*) Qu'est-ce qu'il a, qu'est-ce qu'il a ? Il est fort comme un Turc, toute la journée il a un fer de cinq kilos dans les mains, quand il repasse pas ici il fait la petite presse chez Weill et je suis sûr qu'il a une troisième place pour le soir et une quatrième pour la nuit... la seule chose : je veux qu'il me dise quand il est chez Weill et quand il est ici, c'est tout... c'est tout. Que j'aie rien que des ouvriers comme lui, voilà ce que je me souhaite, en fer, il est en fer, jamais un mot, jamais une réflexion, il sait ce que c'est que travailler va, t'en fais pas, ceux qui sont revenus d'là-bas ils savent... C'est ça la sélection naturelle madame... (*Hélène ne dit rien, elle s'est arrêtée de travailler, elle sort brusquement en s'essuyant les yeux. Léon la suit.*) Et voilà, et voilà... va discuter sérieusement avec elle...

*Il sort en éteignant les lumières.*

#### Scène 4

#### LA FETE

*En 1947. Une fin d'après-midi, tout le monde est au travail. Marie et Gisèle après avoir regardé l'heure, se lèvent et mettent en place pour la fête.*

GISELE (*à celles qui travaillent encore*). Allez, allez, on s'arrête. Puis, poussant la table contre le mur.) Dégagez, faut qu'on installe.

MIMI. Tu permets, oui, que je finisse ma pièce !

SIMONE (*se levant*). Tu finiras demain.

MIMI (*continuant à travailler avec acharnement*). Elle parle à n'importe qui dans l'autobus et moi, je devrais perdre une pièce !

MARIE (*arrache en riant le travail des mains de Mimi*). Allez, arrête !

MIMI. Mais elles me font chier à la fin, est-ce que je me marie, moi ?

*Pendant ce temps, Mme Laurence s'est levée, a ôté sa blouse et enfilé son manteau.*

MARIE (*tout en se remaquillant*). Qu'est-ce que vous faites madame Laurence ?

MADAME LAURENCE. Je rentre, mon petit.

MARIE. Vous restez pas pour...

MADAME LAURENCE. Je choisis, malheureusement pas les gens avec qui je travaille, mais quand il s'agit de plaisir... j'estime...

MIMI. Question plaisir, ça doit pas lui arriver souvent de choisir.



GISELE (*qui se passe un coup de peigne*). Voyons madame Laurence tout le monde vous aime bien ici.

MADAME LAURENCE. Taratata je sais ce que je sais.

MARIE. Restez pour moi, ça me ferait tellement plaisir.

MADAME LAURENCE. Je vous souhaite bien du bonheur mon petit, et tout et tout, mais j'ai fini ma journée et j'ai un train à prendre.

MIMI (*s'arrangeant aussi*). Laisse-la donc, si madame est trop fière pour trinquer avec nous.

SIMONE (*après s'être remaquillée également*). Madame Laurence si on profite pas de ces occasions-là pour faire la paix !

GISELE. Bien sûr c'est pas un jour à faire la gueule !

MADAME LAURENCE. Tant qu'il y en aura qui parlent dans mon dos !

*Elle hésite près de la porte.*

GISELE, SIMONE ET MARIE. Pensez donc ! Allons donc ! Elle se fait des idées, c'est terrible !

MIMI (*à Laurence*). C'est pour moi que vous dites ça ?

SIMONE. Elle a pas parlé de toi, voyons !

MIMI. C'est pour moi que vous dites ça ?

MADAME LAURENCE. Qui se sent morveuse...

MIMI. C'est par politesse que je parle dans ton dos, figure-toi.

MADAME LAURENCE. Figurez-vous que j'aime pas ça, et comme on n'a pas gardé les cochons ensemble, je vous prierai...

MIMI (*la coupant*). Ce que t'as gardé ou pas...

GISELE. Allons, allons, serrez-vous la main, et qu'on n'en parle plus.

MIMI. Moi lui serrer la main ! Non mais dis donc, tu m'as pas regardée, je suis une femme honnête, moi.

MADAME LAURENCE. Ça, c'est vite dit !...

MIMI. Bon : bon ça y est c'est parti : tu veux savoir en face ce que je pense de toi par-derrière.

MADAME LAURENCE. Je m'en contrefiche figurez-vous, bonsoir.

MIMI (*l'empêchant de sortir*). Ah non, ah non ! Ce serait trop facile, elle sème sa merde, elle fout notre fête en l'air et elle partirait la tête haute ?

*Elle la repousse au centre de l'atelier.*

MADAME LAURENCE (*reculant, hystérique*). Ne me touchez pas !

SIMONE. Mimi ! Madame Laurence !

MIMI. Tu veux le savoir ce qu'on pense : on en a marre de tes airs, on en a marre, t'entends?... Autre chose que t'as intérêt à te mettre dans le crâne : c'est que t'es pas née avec ce tabouret dans le cul !

MADAME LAURENCE. Mais qu'est-ce qu'elle dit, qu'est-ce qu'elle dit ? Laissez-moi sortir...

MIMI (*poursuit*). Pendant qu'on se crève les yeux, toute l'année à la lumière électrique, madame est près de la fenêtre par droit divin ! Non mais...

MADAME LAURENCE. C'est ma place, je n'ai aucune raison d'en changer, je n'en changerai pas.

MIMI. Demain, c'est mes fêfesses à moi qui seront posées là. Moi aussi, j'ai le droit de faire de l'œil au pipelet de temps en temps, non ?

MADAME LAURENCE. Quoi ?

*Léon entre affolé, Hélène le suit, elle est habillée et maquillée.*

LEON. Qu'est-ce qui se passe encore ?

MADAME LAURENCE. Monsieur Léon, monsieur Léon, ça y est ça recommence.

LEON. Qu'est-ce qui recommence ?

MADAME LAURENCE (*montrant Mimi*). Elle veut prendre ma place.

MIMI. Pourquoi elle est collée à la fenêtre, pourquoi c'est pas chacune notre tour ?

GISELE. Une semaine l'une, une semaine l'autre, ça serait quand même plus normal, non ?

MADAME LAURENCE. Vous voyez, vous voyez, elles s'y mettent toutes.

LEON. Quelle affaire d'être près de la fenêtre ou pas près de la fenêtre, c'est plein de courants d'air non ?

MIMI. Justement on a peur qu'elle prenne mal.

GISELE. On veut pouvoir respirer aussi.

MIMI. On voit rien monsieur Léon dans votre saloperie d'atelier. On se crève les yeux, vous savez ce que c'est ? Et Madame aurait le monopole de la fenêtre et de la lumière au soleil.

LEON. Mais qui parle de soleil, y a jamais de soleil, dans cinq minutes peut-être il va pleuvoir...

MIMI. Pour ouvrir faut la supplier, Madame a froid, et quand on veut fermer, Madame est dans ses jours, elle a ses vapeurs, merde à la fin !...

GISELE. Et puis elle profite pour regarder dehors et elle ne veut jamais nous raconter. Là tant pis je l'ai dit je m'excuse mais...

LEON (*ouvrant la fenêtre, et regardant dehors*). Mais y a rien, rien à voir, c'est la cour, la cour ; y a rien, absolument rien ?

MIMI. Justement, on veut voir, nous-mêmes.

LEON. Bon, bon, ça va, ça va, j'ai compris ; on me dit c'est la fête, on s'arrête plus tôt parce que Marie se marie, je dis d'accord, pourquoi pas ! Je suis pas un chien non, on est civilisé, total c'est la révolution ! Alors, si c'est comme ça, plus de fête, tout le monde assis, au travail !

MIMI (*le coupant, criant plus fort*). On veut un autre éclairage, on veut plus se crever les yeux et on veut plus de favoritisme, ici... ça suffit... Ça va comme ça... Et puis on veut plus de vos pourritures de tabourets, on veut des chaises, là !...

MADAME LAURENCE (*bas à Léon*). Monsieur Léon, elles m'en veulent parce que mon mari est fonctionnaire. Voilà la vérité, mais dites-le donc, jalouses !

GISELE. Oui, Monsieur Léon, des chaises !

SIMONE. Mais qui parle de votre mari madame Laurence, qui ?

MADAME LAURENCE. Oui, mon mari est fonctionnaire, parfaitement et j'en suis fière !

MIMI (*chantant*).

Maréchal nous voilà,  
C'est toi le sauveur de la France.

MADAME LAURENCE (*avance sur elle les poings serrés*). Et alors, et alors !

*Bref silence. Mimi lui tourne le dos et se retient d'éclater de rire.*

LEON. Bon, c'est fini maintenant, c'est fini ?

MIMI (*à Gisèle*). C'est plus dans son dos comme ça !

MADAME LAURENCE. Vous en aviez dit bien d'autres que vous oseriez pas répéter.

MIMI. Chiche ?

LEON. Ça suffit maintenant, ça suffit !

MARIE (*au bord des larmes*). Vous êtes méchantes, pour une fois que je me marie.

LEON. Bien fait, ça t'apprendra à faire des chichis et des tralalas... Résultat on perd une heure et on pleure...

*Laurence est entraînée par Hélène et Simone.*

HELENE. Restez, faites plaisir à la petite.

MADAME LAURENCE. Non, non et non, qu'on m'insulte

moi... (*Elle a un geste d'indifférence.*) Mais qu'on insulte mon mari, non !

SIMONE. Personne a parlé de votre mari, madame Laurence, on l'a même jamais vu cet homme-là.

MADAME LAURENCE. Manquerait plus que ça. (*A voix basse à Hélène.*) Il a sauvé des Israélites, lui vous savez.

HELENE. Bien sûr, bien sûr.

MADAME LAURENCE. Et pas comme certains, pour de l'argent, non non.

SIMONE. Allez, enlevez votre manteau, vous aurez froid en sortant.

*Mme Laurence se laisse ôter son manteau et poursuit à voix basse :*

MADAME LAURENCE. Il allait même en prévenir avant.

HELENE. Mais qui pense encore à tout ça, madame Laurence qui pense encore à tout ça...

MADAME LAURENCE. Il a pris des risques, lui...

LEON. Hélène, et les mécaniciens qu'est-ce qu'ils font ?

MIMI. Ah non, pas les bonshommes, c'est interdit aux bonshommes ici.

LEON. Et moi alors ?

MIMI. Vous vous êtes pas un homme, vous êtes un singe. Il veut une banane Jacquot ?

LEON. Ah ! ah ! ah ! Et le presseur, c'est pas un homme non plus !

*Le presseur excuse d'un geste sa présence...*

MIMI. Dans un harem faut toujours un ennuque...

*Entrent les mécaniciens.*

LES MECANICIENS. Alors, c'est ici qu'on se saoule ! Qui régale !

LEON. C'est Marie qui se marie. Alors...

HELENE. La petite presse est partie on avait oublié de la prévenir...

*Les mécaniciens continuent en entourant Marie.*

LES MECANICIENS. La seule baisable on nous la pique... Où il est ton gigolo Marie hein ?...

*Simone, pendant que Gisèle et Marie sortent les bouteilles, a été chercher le cadeau.*

SIMONE (*attend le silence, puis*). Au nom de tous mes camarades...

*Marie éclate en sanglots et embrasse Simone.*

MARIE. Fallait pas, fallait pas.

SIMONE (*sanglote aussi en serrant très fort Marie, tout en répétant*). Sois heureuse, sois heureuse.

MIMI. Ça y est, c'est parti, les grandes eaux, musique, merde, musique.

*Elle chante. Tous et toutes embrassent Marie qui pleure devant son paquet défilé.*

MADAME LAURENCE (*en manteau sans pleurer*). J'ai donné aussi pour le cadeau de la petite, tous mes vœux.

MARIE (*l'embrasse très fort*). Merci, merci.

*Léon revient en courant avec un tourne-disques et quelques disques. Il en met un, c'est un tango en yiddish.*

MIMI. Qu'est-ce que c'est que ça ?

LEON. Un tango. Vous connaissez pas le tango ?

SIMONE (*expliquant à Marie et Gisèle*). Non, c'est pas de l'allemand, c'est du yiddish.

*Elle traduit en pleurant de rire les paroles très vulgaires du tango.*

GISELE. C'est quoi le yiddish ?

SIMONE. Ce que parlent les juifs.

GISELE. Et tu le parles toi ?

SIMONE. Oui.

GISELE. T'es juive alors ?

SIMONE. Ben oui.

GISELE. Ben oui, je suis bête, c'est vrai...c'est drôle.

SIMONE. Qu'est-ce qu'il y a de drôle ?

GISELE. Rien. Je savais que monsieur Léon l'était, sa femme aussi. Mais toi... j'arrive pas à m'y faire... C'est... c'est bizarre non, pourtant vrai t'es... au fait tu pourrais peut-être me dire alors ce qu'il y a réellement eu entre vous et les Allemands pendant la guerre ? (*Simone reste sans voix. Gisèle poursuit.*) Je veux dire... comment t'expliques, que vous les Juifs et eux les Allemands... Pourtant c'est... je m'excuse, mais comment dire, y a beaucoup de, de points communs, non ? J'en parlais avec mon beau-frère, l'autre jour, lui me disait : Juifs et Allemands avant-guerre, c'était pour ainsi dire kif kif...

*Simone ne répond pas, elle regarde Gisèle.*

LEON (*tout en dansant avec Marie, pousse le presseur vers Simone*). Tu sais danser ?

LE PRESSEUR. Moi ?

LEON (*le jetant dans les bras de Simone*). Alors, invite, invite, elle n'a que deux enfants et un appartement de trois pièces.

*Les deux couples tourment, tout le monde rigole et trinque. Mme Laurence s'est assise dans un coin, en manteau, son sac sur les genoux, elle a un verre à la main. Simone semble émue dans les bras du presseur, il ne dit rien, il compte les pas. Léon murmure à l'oreille de Marie des petits mots qui la font rougir et rire. Mimi maintenant danse très musette avec un tout petit mécanicien qui la baratine en polonais. Elle fait des clins d'yeux à Simone et lui montre comment on « frotte ». Fin du disque, Léon se précipite pour changer la face.*

HELENE (*près de l'appareil*). T'es pas autre chose ?

LEON. Quoi ?

HELENE. Je sais pas. Autre chose de plus normal.

LEON. Je vois pas ce que tu veux dire.

HELENE. Quand même ça la fout mal.

LEON. Quoi ? (*Hélène hausse les épaules. Léon se contenant.*) Qu'est-ce qui la fout mal ? (*Hélène hausse les épaules puis s'éloigne. Léon la suit pendant que l'autre air commence. C'est une valse toujours en yiddish.*) Qu'est-ce qui la fout mal ?

HELENE. J'ai rien dit, j'ai rien dit. Ça la fout bien, là !

LEON. Si t'as dit ! Si t'as dit !

GISELE (*embrasse Marie*). Faut que je me rentre, ce sera bientôt ton tour : dix minutes de retard et c'est la crise.

MADAME LAURENCE (*se lève, elle est un peu gaie*). Je descends avec vous... Faudra le dresser ma petite, faudra le dresser, sinon...

SIMONE (*au presseur*). Vous voulez !

LE PRESSEUR. Ça se danse ?

SIMONE. C'est une valse.

LE PRESSEUR. Je sais pas si...

SIMONE. Faut tourner c'est tout.

LE PRESSEUR. Vous aimez ça ?

SIMONE. Danser ?

LE PRESSEUR. Non, le yiddish ?

MIMI (*toujours dans les bras de son mécanicien*). Alors, le petit couple, ça avance ?

LE PRESSEUR (*enlace Simone*). On se lance ?

SIMONE. On se lance.

*Le presseur se jette à l'eau, ils manquent de tomber tous les deux. Simone éclate de rire tandis que le pres-*

seur s'excuse. Léon et Hélène, dans un coin, se disputent.

## Scène 5

### LA NUIT

En 1947. L'atelier est plongé dans une semi-obscurité. Simone travaille en silence. Devant elle, des bougies ou une lampe à pétrole. Le presseur assis sur sa table de presse attend sans rien faire.

SIMONE. J'en ai plus pour longtemps...

LE PRESSEUR (*grogne*). Personne m'attend... (*Silence.*)

SIMONE. Ils donnent toujours pas d'acte de décès, une dame m'a raconté qu'on lui a répondu que l'acte de disparition suffisait. Ça dépend pourquoi... Pour toucher une pension ça suffit pas... Ils nous font toujours remplir de nouveaux papiers, on sait même pas à quoi on a droit... Personne ne sait rien... Ils nous jettent d'un bureau à l'autre. (*Un temps.*) A force de faire la queue partout on finit par se connaître on se parle on se raconte... Ah, les bobards ça y, va ça y va... Y en a qui savent toujours tout... Le pire c'est les mères... Vous aussi vous êtes passé par l'hôtel Lutétia ? (*Le presseur approuve de la tête.*) On m'avait dit d'y aller tout au début pour avoir des renseignements, quelqu'un qui l'aurait vu, qui... enfin vous savez : les photos, les... bon... J'y étais qu'une fois, j'osais pas m'approcher. Il y a une bonne femme qui m'a agrippée par le bras et qui m'a fourré de force sous les yeux une photo genre distribution des prix, je vois encore le gosse, il avait l'âge de mon grand en culottes courtes, avec une cravate, un livre sous le bras, le prix d'excellence, elle hurlait : « Il a toujours le prix d'excellence », elle voulait pas me lâcher, pourquoi vous pleurez elle répétait, pourquoi vous pleurez, regardez regardez ils reviennent ils reviennent tous ; Dieu le veut, Dieu le veut. Alors une autre femme lui a crié dessus et s'est mise à la pousser... On a beau leur dire que pour les enfants c'est sans espoir, elles sont là, elles viennent, elles parlent... Je l'ai revue plusieurs fois dans des bureaux, de plus en plus folle... J'en ai repéré une autre, jamais elle veut faire la queue, madame veut toujours être servie la première, je lui ai dit une fois : « Vous savez, madame, on est toutes comme vous ici, pas la peine de resquiller, du malheur y en a toujours assez pour tout le monde... » A la Préfecture, j'ai rencontré Mme Levit avec un t, celle-là très gentille, une femme bien, elle a vraiment pas eu de chance, son mari a été pris aussi en 43, mais lui il était même pas juif, vous vous rendez compte, il s'appelait Levit c'est tout... Depuis elle arrête pas de courir : au début pendant la guerre c'était pour prouver qu'il était...

*Elle cherche le mot exact.*

LE PRESSEUR (*lui souffle*). Innocent ?

*Simone approuve.*

SIMONE. Et maintenant comme nous, elle court juste pour savoir ce qu'il est devenu et pour essayer de toucher un petit quelque chose : c'est une femme seule avec trois enfants, elle a pas de métier, elle sait rien faire... (*Silence. Le presseur la regarde sans rien dire. Silence. Simone reprend.*) Oui, le plus dur c'est de pas savoir, de penser qu'il est peut-être quelque part perdu, connaissant même plus son nom, se souvenant ni de moi, ni des gosses, ça arrive ça arrive, mais je me dis que ça se soigne avec du temps... L'autre jour je sors du marché et je vois un homme de dos avec un cabas à la main, je sais pas pourquoi, je me suis dit, enfin juste une seconde, j'ai pensé : c'est lui !... Avec un cabas ! C'est drôle parce que lui, même acheter du pain il voulait pas y aller, il allait jamais faire les courses, il aimait pas... Enfin c'est pour dire on pense des fois des... Voilà j'ai fini. (*Elle lui tend la pièce. Le presseur allume sa lampe pigeon sur la table et commence*

*à repasser.*) Enfin quand même si à la Préfecture ils veulent pas donner d'acte de décès c'est qu'ils ont encore de l'espoir non, c'est que même eux sont sûrs de rien sinon ils seraient trop heureux de faire les papiers et de classer tous les dossiers pour que tout le monde soit bien en règle et qu'on en parle déjà plus.

*Il tape maintenant sur le revers du veston pour le mettre en forme et en chasser la vapeur. Il semble donner des coups rageusement mais ne fait en fait que le strict nécessaire.*

LEON (*entre, il est joyeux et excité*). Alors on tabasse dans le noir, hein ? Ramadier veut plus des cocos dans son gouvernement et hop toute la France se retrouve dans le schwartz, heureusement qu'ils nous ont laissé le gaz...

LE PRESSEUR (*tend la veste à Léon*). Ça y est.

*Léon formant un cintre avec ses deux mains ouvertes reçoit délicatement le veston sous les épaules, puis le rapprochant de la lumière, il le fait tourner.*

LEON. Encore un nouveau modèle : des poches des revers des manches... Enfin si ça les amuse et si ça ramène des commandes, moi... (*Il sort en lançant.*) J'en ai pour une minute, juste le temps d'expédier le soi-disant nouveau modèle avec le soi-disant représentant, il me plaît pas du tout, un...

*Il fait le geste de serrer une cravate. Simone n'a pas bougé, elle est toujours assise les yeux fixes. Le presseur s'assied à côté d'elle. Silence.*

LE PRESSEUR (*avec difficulté*). Il est parti quand ?

SIMONE. 43.

LE PRESSEUR. Fin 43 ?

SIMONE (*fait non de la tête*). Sur l'acte de disparition c'est : « A quitté Drancy en mars 43... » (*Un temps.*)

LE PRESSEUR. Ils disent pour où ?

SIMONE. Lublin Maïdanek, en direction de ... (*Silence.*)

LE PRESSEUR. Il avait quel âge ?

SIMONE. Trente-huit ans, on s'est marié tard, on a dix ans d'écart.

LE PRESSEUR. Il faisait plus ou moins ? (*Simone ne comprend pas.*) Plus vieux ou moins vieux ?

SIMONE (*toujours sans le regarder*). Peut-être un peu plus quand ils l'ont pris ? Il était convalescent. Il était resté un moment prisonnier de guerre à Compiègne. Là-bas il était tombé malade. Alors ils l'avaient relâché. En rentrant à Paris, il s'est fait faire des papiers à l'U.G.I.F., pour être en règle, c'est drôle, lui qui avait vécu en France des années sans papiers d'identité, là il voulait être absolument en règle... A l'U.G.I.F. ils lui ont donné une sorte de permis de séjour, il était pas français, il était encore roumain, enfin apatride d'origine roumaine ils ont mis...

LE PRESSEUR (*sans l'écouter*). Il portait des lunettes ?

SIMONE. Oui, mais pas tout le temps.

LE PRESSEUR. Ses cheveux ? (*Simone le regarde sans comprendre. Le presseur reprend.*) Il avait tous ses cheveux ?

SIMONE. Un peu dégarni peut-être mais ça lui allait bien. *Silence.*

LE PRESSEUR. Dis-toi qu'il n'est jamais entré dans un camp... (*Bref silence.*) A l'arrivée les survivants de chaque transport étaient séparés en deux groupes... Ceux qui allaient entrer au camp et les autres. Nous on est partis à pied, les autres les plus nombreux sont montés dans des camions ; sur le coup on les a enviés... (*Il s'arrête.*) Les camions les emmenaient directement aux douches... Ils n'avaient pas le temps de se rendre compte, ils n'entraient pas dans le camp... (*Un temps.*) On vous a dit pour les douches ?

SIMONE. Comment vous pouvez être sûr ? (*Le presseur ne répond rien.*) Tout le monde dit qu'il va en rentrer

encore, qu'il y en a partout, en Autriche, en Pologne, en Russie, qu'on les soigne qu'on les retape avant de les renvoyer chez eux ! (*Le presseur hoche la tête en silence.*) Trente-huit ans, c'est pas vieux, pas vieux du tout, qu'ils aient fait ce que vous dites aux vieux, à ceux qui ne pouvaient plus travailler, aux femmes, aux enfants, d'accord, on sait tout cela, mais...

*Elle est interrompue par l'entrée de Léon qui porte un plateau sur lequel il y a du thé, un litre d'eau-de-vie et des gâteaux secs. Simone s'est levée, elle a passé son manteau par-dessus sa blouse et elle est sortie après avoir posé sa main, au passage, sur l'épaule du presseur. Le presseur n'a pas bougé.*

LEON (*sidéré*). Elle est raide celle-là ! (*Il sort derrière elle en hurlant.*) Tu bois pas un verre ? Attends rentre pas toute seule au moins, on va te ramener. (*Il revient.*) Elle est partie, elle est cinglée, non ? Qu'est-ce qu'elle a ? Si elle voulait pas rester fallait le dire... Voilà, demande un extra aujourd'hui... Si t'acceptes déjà, fais-le de bon cœur, non ? Je l'aurais faite moi-même cette malheureuse pièce. T'as vu ça, non mais, crâneuse va, elle t'a dit quelque chose ?

LE PRESSEUR. C'est moi qui lui ai parlé.

LEON. Ah bon ! ah bon... Tu veux du thé ou un verre de...  
*Il montre la bouteille.*

LE PRESSEUR (*sans se lever*). Je vais rentrer aussi.

LEON (*le servent*). Non non j'y tiens absolument, plutôt un verre de... hein ? (*Le presseur est sans réaction. Léon se servent.*) T'as bien fait t'as bien fait... Moi aussi je voulais lui parler depuis longtemps mais...

LE PRESSEUR (*comme pour lui*). Si on pouvait se couper la langue.

LEON. Oui t'as raison, t'as raison : « Si on pouvait se couper la langue ! » (*Il crie, soudain, comme s'il étouffait.*) Héléne ! Héléne ! (*Au presseur.*) Qu'est-ce que tu veux ? Faut un minimum de ressort dans la vie... (*Il montre le siège de Simone.*) C'est ça qui lui manque. Alors forcément elle ... (*Il cherche ses mots.*) Elle...

LE PRESSEUR (*se lève*). Je vais rentrer.

LEON. Pas question, pas question, on va boire ensemble. Sinon... (*Geste vague. Il reverse deux verres.*)

HELENE (*entre, elle est démaquillée, une robe de chambre passée sur sa chemise de nuit*). Simone est partie ?

LEON. Oui. (*Il montre le presseur, puis à voix basse.*) Il lui a parlé. (*Héléne regarde le presseur sans rien dire. Léon lève son verre et offre l'autre au presseur qui machinalement le prend.*) Allez bois, bois. (*Ils boivent.*) Je voulais lui parler moi si si, seulement... J'ai peur de mes mots, j'ai peur ! Je prépare une phrase gentille, pleine de bon sens et de compréhension humaine et c'est un truc dégueulasse qui sort... Oui, comme si j'avais une diarrhée verbale. C'est horrible, c'est toujours comme ça... (*Il crache, puis à Héléne.*) C'est pas vrai ?... Si, si je me connais, va, je me connais...

HELENE. Je t'en prie arrête de boire tu veux...

LEON (*indigné*). Moi ? J'ai rien bu... (*Il se tourne vers le tabouret de Simone et hurle soudain.*) Sur les étagères des ménagères allemandes dans leur réserve de savon noir, c'est là qu'il est, c'est là qu'il faut le chercher, pas dans des bureaux, pas sur des listes, pas dans des dossiers...

HELENE (*se lève et le pousse de toutes ses forces pour le rasseoir*). Ça suffit non, t'es devenu fou ou quoi ?

*Le presseur n'a pas réagi. Léon tente de rire, montrant Héléne du doigt. Il prend le presseur à témoin.*

LEON. Tss tss tss... Elle a jamais eu le moindre sens de l'humour. Jamais... Qu'est-ce que tu veux faire : une juive allemande ? Chaque peuple a les youtres qu'il mérite... (*Il rit.*) La lie de la lie de la terre madame, voilà ce que vous êtes.

*Il fait semblant de lui cracher dessus.*

HELENE (*hausse les épaules et murmure*). Humour pollak ! C'est fin...

*Elle bâille.*

LE PRESSEUR (*se lève*). Bon je rentre...

LEON. T'es pressé d'aller te retourner sur ton lit ? Reste un peu... T'es pas bien là ?... (*Il ouvre la fenêtre.*) Regarde : pas de lumière, demain c'est encore grève tu pourras rester au lit toute la journée... Merci monsieur Ramadier... merci monsieur Thorez...

LE PRESSEUR. Je peux pas rester au lit le matin...

LEON. Pourquoi ? Ça sera grève aussi pour Weill tu sais !

LE PRESSEUR. J'ai pris l'habitude, j'arrive plus à rester au lit le matin...

*Silence. Le presseur se reverse un verre.*

LEON (*allant se servir*). C'est ça c'est ça buvons buvons. (*Il fredonne.*) « Buvons un coup buvons-en deux gais compagnons de la Bourgogne. »

*Il soupire puis reprend sa chanson à boire.*

HELENE (*sans bouger*). Bon ben moi je vais me coucher.

*Elle reste assise, elle bâille.*

LEON. C'est ça, c'est ça, cours en zone libre, va, va, elle est partie elle, rejoindre sa mère, chez les péquenots, moi j'ai pas voulu non, je suis resté... toute la guerre à Paris moi monsieur ! J'ai même eu des faux papiers et tout, Richard, je m'appelais Richard, Léon Richard... Oui... j'allais partout, des jours j'étais moi avec étoile, des jours j'étais Richard sans étoile, j'ai même travaillé un peu sous ce nom-là chez un tailleur pour dames dans le seizième... Un Italien... Les gens me disaient faites attention monsieur Léon, mais moi je pensais et même si je me faisais prendre, ils me feront quoi. Un autre trou au cul ?... Personne savait à l'époque... l'aveuglement... l'aveuglement... J'allais même jouer au rami dans un café avec des Arméniens. Et puis fin 43, début 44, on commençait à dire partout qu'on nous prenait pour nous brûler, alors j'ai commencé à avoir sérieusement les choquottes, plus moyen de partir en zone libre y en avait même plus... Un jour j'arrive à la maison le concierge me fait signe de ne pas monter, ils étaient là-haut, trois petits jeunots avec des bérets, je les ai vus redescendre dèçus, ils ont dit quelques mots au pipelet, c'est lui qui m'a planqué dans une chambre en haut, il me montait à bouffer et les nouvelles, je suis resté là, volets fermés, comme une taupe, j'attendais... Et puis un jour, les toc toc toc, qui est là ? « Monsieur Léon ça y est, c'est la fin des haricots les Frisés sont en train de se débîner », alors ça a explosé en moi, formidable. (*Un silence.*) Je me suis jeté dans la rue comme un vrai fou, j'avais nulle part où aller remarque : je regardais les gens, les visages surtout, ils avaient l'air heureux bien sûr mais, comment dire ?... (*Un temps.*) J'allais d'une barricade à une autre barricade... A un moment on m'a même collé un fusil, on me l'a repris aussitôt soi-disant que je le tenais à l'envers... Et puis voilà que je tombe dans un attroupement près d'un camion. Un tout jeune homme y montait bras bien en l'air, mains sur la tête, c'était un vert de gris rose et blond, son regard a croisé mon regard et, va savoir pourquoi, j'ai eu l'impression que ce trou du cul m'appelait au secours, les hommes, les fifis qui le faisaient monter dans le camion le bousculaient un peu pour se donner l'air plus militaire, les femmes faisaient des plaisanteries et lui semblait me crier : « Et toi, oui toi toi qui sais, toi qui as l'expérience, aide-moi, apprend-moi ». Brusquement je me jette vers lui en hurlant : « Ich bin yude, ich bin yude, ich bin leibedick ! » Alors il a fermé les yeux et détourné la tête et il a été se cacher dans le fond du camion... Brusquement la panique, les femmes entraînaient leurs moufflets à l'abri des portes cochères : « Un autre allemand, en civil celui-là et hargneux avec ça ! » Les fifis m'ont cerné, le chef tout en braquant sa mitraillette vers ma poitrine répétait : « papier, papier »... J'ai essayé de rire, un

gargouillis misérable est sorti de mon ventre, j'ai dit le plus calmement possible après avoir repris mon souffle : « Je suis juif monsieur l'officier résistant. » Je voulais qu'il sache que je suis juif et vivant, voilà c'est tout, alors j'ai crié : « Je m'excuse »... Le chef des fifis m'a regardé un instant sans bouger, je voyais clairement dans ses yeux qu'il ne comprenait toujours pas pourquoi j'avais crié, qu'il ne comprendrait sans doute jamais, j'avais peur qu'il me demande d'expliquer, je me suis reculé, il a fait enfin un geste et tous les fifis se sont jetés dans le camion, magnifique !... Les regards des autres continuaient à peser sur moi, j'écartais les bras, je baissais la tête, malgré moi mon corps, tout mon corps s'excusait, j'avais beau me répéter que c'était fini, que j'étais de nouveau un homme libre, rien à faire... Alors une voix, très ancien de Verdun, a dit très fort en détachant chaque syllabe : « Ici en France, on respecte les prisonniers de guerre ! » Mon gargouillis alors s'est fait plus sonore. (L'estomac). Puis je suis devenu transparent tu sais comme l'homme invisible au cinéma et je les ai laissés entre eux, entre gens qui respectent les prisonniers de guerre, les conventions de Genève, les conférences de La Haye, les accords de Munich, les pactes germano-soviétiques et les croix, toutes les croix et je suis rentré chez moi, quelques jours après. La Boche... (Il désigne Hélène du menton)... était de retour et on traçait notre premier matelas dans une espèce de feutrine mi-carton mi-buvard, à ce moment-là ils n'étaient pas difficiles, tout s'arrachait comme des petits pains, c'était le bon temps à part qu'on trouvait ni tissus, ni fournitures... (Silence.) Et toi comment ils t'ont pris ?

LE PRESSEUR (après un temps). Ils m'ont pris !  
Léon approuve de la tête. Silence.

LEON (poursuit). Au début je faisais tout avec Hélène. J'étais à la coupe, à la presse, à la machine et Hélène travaillait à la main, après on a pris la femme du flic... (Il montre la place de Laurence.) Après on est tombé sur la folle... (Il montre la place de Mimi.) Après, y a eu un mécanicien qui m'a amené son cousin, et puis... et puis voilà, de fil en aiguille comme on dit, je me suis retrouvé complètement dans la merde. (Silence.)

LE PRESSEUR (se lève, bâille et dit). Je rentre. (Il fait un pas, puis.) Je viendrai pas lundi.

LEON. Bon, qu'est-ce que tu veux que je te dise, tu veux ton lundi, prend ton lundi, profite, comme les autres... Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse...

LE PRESSEUR (après un nouveau pas). Tu chercheras un nouveau presseur !  
Il rassemble ses affaires et s'apprête à sortir.

LEON. Quoi, qu'est-ce que ça veut dire ? Qu'est-ce que ça veut dire ? C'est une augmentation que tu cherches ? Parle franchement avec moi hein, pas de ça entre nous, pas entre nous !  
Il est au bord des larmes et tient le presseur par le bras.

LE PRESSEUR. Je passerai dans la semaine me faire régler, prépare mon compte.  
Il pose sa boîte de tickets sur la table de presse.

LEON. Mais t'es fou, qu'est-ce qui va pas ? Quelqu'un t'emmerde ? C'est moi ? J'ai dit quelque chose ? On t'a fait chier ?

LE PRESSEUR. Non non, c'est...  
Il ne finit pas sa phrase et ne fait aucun geste.

LEON. Fais au moins tes huit jours, on verra après, on est pas des sauvages, non ? On en reparlera... Ça va s'arranger... Que j'aie le temps de me retourner quoi !

LE PRESSEUR. Non... non... c'est mieux comme ça !  
Salut Léon...  
Il lui tend la main.

LEON (sans lui serrer la main). T'es pas bien ici, t'es pas

bien ?

LE PRESSEUR. Si si très bien... Allez salut...

Il sort après avoir fait un signe à Hélène qui s'étant assoupie pendant le récit de Léon regarde sans comprendre.

LEON (le suit). On m'avait prévenu, on me l'avait dit faut jamais commencer avec vous, jamais, vous êtes tous fous, tous fous, mais il n'y a pas que vous qu'avez souffert, merde, pas que vous ! Moi aussi j'ai fait des bassesses pour survivre... (Il revient sur ses pas et renverse la bouteille et la théière, il hurle en donnant des coups de pied dedans.) Et merde !

## Scène 6

### LA CONCURRENCE

L'atelier un jour de 1948 avant midi. La table de presse est inoccupée. Gisèle travaille debout à la table d'entourage. Marie est enceinte jusqu'aux yeux.

GISELE (tout en travaillant). Je lui ai dit tu feras ce que tu veux plus tard, quand tu seras mariée, pour l'instant c'est encore moi qui commande...

MARIE. Qu'est-ce qu'elle vous a répondu ?

GISELE (haussant les épaules). Rien, elle était déjà sur le palier, je sais même pas si elle m'a entendue.

MIMI. Ça on te fait confiance pour ce qui est de gueuler.

GISELE. Ben tu peux parler, toi !

MARIE. Vous savez, c'est normal à son âge de vouloir sortir... quand on est marié on peut encore moins...

MADAME LAURENCE. Vous aimeriez « sortir » dans votre état ?

MARIE. J'ai pas dit ça...

GISELE. « A son âge », figurez-vous que moi à son âge, je sortais pas non plus...

MIMI. Et tu vois ce que ça donne ! (Gisèle la regarde sans comprendre.) T'aimerais que ta fille devienne comme toi ?

GISELE. Je suis pas si mal, y a pire, j'ai pas à me plaindre...

MADAME LAURENCE. Vous faites pas votre âge, c'est sûr...

GISELE (vexée). Merci beaucoup. (Silence. Gisèle pour elle.) Sortir, sortir, ont que ce mot-là à la bouche, moi j'aime rentrer, là...

MIMI. Pour t'engueuler avec ton Jules ?

GISELE. On s'engueule pas tout le temps !

MIMI. Ah ! je vois ça d'ici : l'amour vache !

Elle fredonne une java.

SIMONE (à Gisèle.) Et la plus jeune ?

GISELE. Oh ! elle, sans problème.

MIMI. Ça la démange pas encore...

GISELE (à Mimi). Oh ce que tu peux être dégueulasse, vraiment on voit bien que t'as pas de môme... (A Simone.) Elle suit bien à l'école et... enfin ça va... je touche du bois... pourvu que ça dure...

MARIE. Vous voulez qu'elles fassent quoi vos filles plus tard ?

MIMI (à Simone et Marie, la bouche en biais). Le tapin tiens !

GISELE. Vous voyez, je me plains pas mais, j'aimerais pas qu'elles se retrouvent comme moi toute la sainte journée à tirer l'aiguille, je m'excuse, je le dis comme je le pense, mais c'est une vie pas bien intéressante... Non, je préférerais carrément qu'elles apprennent à coudre à la machine, on se crève moins, c'est mieux payé et c'est quand même un travail plus intéressant, non ?



Mimi fredonne « Maman pique et papa coud ».

MADAME LAURENCE. Mécanicien ? C'est un métier d'homme !

GISELE. Dans la place où j'étais avant y avait des hommes et des femmes à la machine.

MADAME LAURENCE (*répète, obstinée*). C'est un métier d'homme.

MIMI. Pourquoi faut appuyer sur la pédale avec ses couilles maintenant ?

*Mme Laurence pousse un « oh » de douleur pendant que toutes les autres éclatent de rire.*

MADAME LAURENCE. C'est agréable de discuter sérieusement avec vous, on voit tout de suite ce qui vous préoccupe...

MIMI. « Les couilles » ? Ça me préoccupe pas plus qu'autre chose, plutôt moins... J'avais cru comprendre c'est tout...

MADAME LAURENCE (*entre ses dents*). Toujours des saletés...

MIMI. C'est pas des saletés madame Laurence, bien sûr faut les passer sous l'eau de temps en temps sinon c'est comme tout ça finit par sentir... Faut lui dire à votre mari : pendant qu'il se lave le cul qu'il se trempe aussi ses organes...

*Les autres sont sous la table pleurant de rire.*

MADAME LAURENCE (*se bouchant les oreilles*). Je vous en prie, ne me parlez plus, ne me parlez plus laissez-moi je regrette d'avoir dit quoi que ce soit. Oh mon Dieu, mon Dieu !

*Mme Laurence a laissé son travail et elle a couru vers la porte.*

MIMI. Tiens, lui aussi peut coudre à la machine...

*Mme Laurence sort en croisant Léon qui entre, un veston sous le bras.*

GISELE (*qui n'a pas entendu la dernière réplique de Mimi s'informe*). Qu'est-ce qu'elle a dit ?... Qu'est-ce qu'elle a dit ?

*Simone et Marie pleurent toujours de rire. Mimi travaille avec sérieux. Gisèle le supplie de répéter sa dernière phrase. Léon regarde Simone, Marie et Gisèle qui ne travaillent pas et se mouchent à qui mieux mieux, puis s'informe.*

LEON. Ça pleure ou ça rit ?

MARIE. On sait plus trop monsieur Léon, on sait plus trop. (*Elle gémit.*)

GISELE. Un petit panaché, quoi !...

MIMI (*sérieuse*). C'est dur de les faire tenir tranquilles, je fais ce que je peux, mais y a des jours... (*Geste d'impuissance.*)

LEON (*d'un calme inhabituel attend le retour de Mme Laurence qui se réinstalle, puis démarre*). Bon... A votre avis, Madame, on travaille pour qui : pour les morts ou pour les vivants ? (*Pas de réponse, Léon tout en faisant tourner le veston sous tous les angles — c'est une pauvre chose.*) Si on travaille pour les morts, je dis que ce vêtement est un très bon vêtement pour mort... Seulement entre nous un mort peut très bien se passer de vêtements non ? On le jette dans un bout de chiffon, on le roule dedans et hop au trou... On peut même faire l'économie du bout de chiffon et du trou. Ça s'est déjà vu non ?... Si on travaille pour les vivants, il faut prévoir qu'un vivant sera inévitablement amené à faire certains gestes comme bouger un bras, s'asseoir, respirer, se lever, boutonner, déboutonner ; je parle même pas du temps de guerre où fréquemment le vivant pour rester vivant est obligé de lever les deux bras en l'air et en même temps, non, je parle des mouvements ordinaires, de la vie ordinaire dans la confection ordinaire. Regardez cette pièce, monsieur Max vient de me la retourner avec sur le revers un petit papier épinglé, je vais vous lire ce qu'il y a sur le

papier : « C'est du travail pour les morts ». (*Il montre le papier et il continue.*) C'est écrit en gros caractères !... A peine un client a enfilé... (*Bref silence, puis.*) que la doublure de la manche, oui madame Simone, a craqué, bon je sais c'est pas grave, pas la peine de pleurer déjà, ce sont des choses qui arrivent, c'est ce que le vendeur a dit aussitôt, un fil de mauvaise qualité, un point trop lâche, passons... Ensuite les boutons sont tombés un par un quand le client a voulu... (*Il fait le geste de boutonner.*) Machinalement, alors le client a posé les yeux sur les boutonnières, oui madame Mimi, regardez-les aussi : boutonnières faites main ?

MIMI. Ben qu'est-ce qu'elles ont ?

LEON. On dirait qu'elles chient et qu'elles dégueulent en même temps... voilà ce qu'elles ont... Puis il a levé les yeux et s'est aperçu dans la glace alors il a arraché cette chose de son corps et il est sorti du magasin en courant et s'est précipité la tête la première chez la concurrence... Vous avez peut-être déjà entendu parler de la concurrence, vous savez tous ces gens qui travaillent bien mieux et qui sont bien moins cher parce qu'ils ont moins de frais généraux... Voyant son client sortir en courant, le patron du magasin a renvoyé toute la marchandise qu'il venait de recevoir au travers de la gueule de monsieur Max avec ce petit papier épinglé sur le revers, et puis lui aussi a été se fournir en courant chez la concurrence. Monsieur Max a reçu le paquet, il a examiné, il m'a appelé, j'ai examiné à mon tour et je dois reconnaître que le client a raison : C'est du travail pour les morts ! (*Silence. Léon reprend, toujours très professeur.*) Maintenant je dois vous prévenir, celles qui désirent continuer à travailler pour les morts iront le faire ailleurs qu'ici... Dorénavant mon atelier se consacrera exclusivement aux vivants, et ceux-là croyez-moi ils en veulent aujourd'hui pour leur argent, c'est fini le temps où on leur collait la pire cochonnerie les pardessus avec les deux manches gauches les vestes qui se boutonnent dans le dos, etc, etc. Fini !... La guerre est terminée depuis longtemps, avec un peu de chance il y en aura bientôt une autre, qui sait, ça va tellement bien partout... On est plus dans l'après-guerre on est de nouveau dans l'avant-guerre, tout est redevenu normal, on trouve de tout aujourd'hui, à tous les prix, on parle même de supprimer les tickets plus de restrictions... J'exige maintenant un minimum de conscience professionnelle vous entendez... un minimum. (*Il enfle la veste, elle est trop grande pour lui et elle pend lamentablement de tous les côtés.*)... Regardez regardez « demi-mesure » ! Une épaule déjà au premier étage et l'autre encore au sous-sol... Madame Laurence il faut un peu regarder ce qu'on fait quand on travaille, pas toujours regarder ce que font les autres...

GISELE. La couleur vous va bien...

LEON. « La couleur » ? En plus on se fout de ma gueule ?

GISELE. Non, non, c'est sincère monsieur Léon...

*Marie part d'un fou rire nerveux.*

LEON (*hurle*). C'est fini maintenant, assez rigolé chaque pièce sera contrôlée, et reconstruite et reconstruite et si les points sont trop grands ou si c'est salopé on recommencera jusqu'à ce que ce soit bien ! Faire et défaire c'est toujours du travail mais c'est pas payé pareil vous allez apprendre ça maintenant. Ah vous avez eu la bonne vie ici, c'est fini, maintenant, vous entendez, fini. Je veux que ce soit un bain pour vous maintenant, comme ailleurs, comme partout, comme dans la concurrence. J'ai été poire hein ? (*Simone s'est levée le plus discrètement possible, elle a été poser la pièce qu'elle vient de finir sur la table de presse puis a ôté sa blouse, enfilé son manteau et elle s'approche maintenant de la porte en faisant des signes aux ouvrières. Léon la découvre près de la porte.*) Quoi ! Assis ! Assis tout de suite ! Qu'est-ce que c'est que ça ? Qu'est-ce que ça veut dire ! On rentre, on sort, c'est un moulin ici ?

SIMONE. J'ai une course à faire comme ça va bientôt être



l'heure du déjeuner, je profite...

LEON. C'est moi qui décide quand c'est l'heure du déjeuner ou non.

SIMONE. J'ai prévenu madame Hélène que je devais m'absenter, c'est important.

LEON. Je veux pas le savoir, ici c'est moi qui commande, c'est à moi qu'il faut demander !

SIMONE. Vous étiez pas là alors j'ai demandé à votre femme.

LEON (*hurle*). A moi, à moi et moi je dis non, là ! Quand on passe la moitié de son temps en courses ou en congé maladie...

SIMONE (*protestant*). J'ai été arrêtée une fois huit jours en trois ans et j'ai même pris les finitions à la maison.

LEON. Taratata, quand on peut pas travailler avec acharnement on vient pas occuper un tabouret ici, les places sont chères ici, tous les jours j'ai des demandes, il y a du travail toute l'année ici, jamais de mortes-saisons, il faut produire ou s'en aller définitivement !... Pour gémir pleurer ou faire des courses c'est pas l'en-droit, c'est pas l'Osé ou le Joint... Je veux qu'on travaille, qu'on sorte de la marchandise impeccable qu'on puisse livrer et qu'on ne me renvoie pas entre les dents... Qui va se grignoter toute la série qui a été renvoyée à Max ? C'est moi, moi ! Je veux plus entendre de rires, ni de cris, ni de pleurs, ni de chansons, à partir de dorénavant plus personne pourra prendre une heure, vous m'entendez, une heure, même si vos enfants crèvent, même si vos vieux pourrissent, même si vos maris éclatent, je veux pas le savoir, compris, les courses vous avez le samedi après-midi et le dimanche.

SIMONE (*explose, au bord des larmes*). Les bureaux sont fermés ?

MIMI (*à Simone*). Qu'est-ce que tu discutes avec lui pétasse ? Qu'est-ce que t'attends au juste ? Vas-y vite, n'aie pas peur, je te raconterai la fin...

*Simone jette un œil sur Léon, celui-ci détourne la tête. Simone sort. Léon s'assied à la place de Simone, il reste là un instant sans rien dire, comme vidé, les ouvrières ont repris leur travail en silence.*

LEON (*à Mimi*). T'as une grande gueule, hein ?

MIMI. Ça va bien merci, je fais ce que je peux... (*Silence.*)

LEON. Alors explique-moi avec ta grande gueule ce qu'elle va gagner en se ruinant la santé à courir comme ça d'un bureau à l'autre...

MIMI. Elle a droit à une pension non, une femme seule avec deux enfants !

LEON. Elle est là sa pension, là ! (*Il tape sur la table.*) Elle reste une heure de plus tous les soirs, elle court plus toute la journée pour ses courses et elle l'a sa pension, non ?

GISELE. Elle peut pas rester plus tard.

LEON. Pourquoi, ça dérange qui, c'est ouvert, je reste bien moi ?...

MIMI. Oui, mais vous en rentrant vous n'avez qu'à glisser vos deux panards sous la table, votre frichti est tout bouilli. Elle, elle doit faire les courses et la bouffe pour ses gamins.

LEON (*approuvant de la tête*). Quand on veut on peut, il faut savoir où est son intérêt, pourquoi on lui donnerait une pension en quel honneur ?

GISELE. Son mari a été déporté non !

LEON. Mais il était même pas Français madame, même pas Français. Elle a droit à rien, rien ! On donne pour les Français, pas pour les apatrides d'origine roumaine, qui va donner pour lui hein, qui, les Français ? Pourquoi ? Les Roumains ? Le connaissent pas, les Roumains, il est parti de Roumanie il avait douze ans, ils s'en foutent les Roumains ; les apatrides ? Ah, les apatrides ils ont pas la tête à donner, ils sont tous par-

tis avec lui les apatrides et ceux qui sont revenus ils sont tous timbrés comme l'ancien presseur, vous vous souvenez ?... Enfin qui se soucie encore de tout ça ? Il en pousse de nouveaux des camps on a pas le temps de payer pour les anciens que déjà y en a des nouveaux.

MIMI. Elle a été chez un avocat-conseil lui y va lui dire.

LEON. C'est ça, c'est ça, un avocat-conseil... Y va lui dire...

*Il a un geste qui semble dire : « Avec qui je cause » ? Il se lève, ramasse la veste qui était au sol, hésite, puis la roule en boule et la jette sous la table de presse. Les ouvrières travaillent sans se regarder. Mimi sans lever les yeux de son travail.*

MIMI. C'est pas le travail qui va pas, c'est sa coupe, il coupe n'importe comment... C'est la faute à mes bouttonnières peut-être, si ça tombe mal, si les manches visissent ?... T'en trouveras des bouttonnières comme ça, tiens... Si on faisait un concours je suis sûre que c'est moi qui serais championne du monde des bouttonnières... Regarde, regarde, je déconne pas, on dirait pas qu'elle vit, qu'elle te voit, il lui manque que la parole et avec quoi j'ai même pas le cordonnet, du fil pourri qui casse qui fait des nœuds... Vraiment... Y a des jours... Je travaille tiens je me demande pourquoi... Sûrement parce c'est la mode... Je me fais engueuler et... j'ai rien... j'ai rien... j'ai pas de bas... j'ai pas de combinaison... j'ai pas de savon, rien... d'abord je veux du chocolat oui, je veux du chocolat !

GISELE. Ben qu'est-ce qui te prend Mimi ?

MARIE. T'as des envies ?

MIMI. Quoi, quoi, j'ai pas raison ? La fin des restrictions ? Pour eux oui, qu'est-ce qu'on a nous, qu'est-ce qu'on a, y a même pas de papier cul dans nos chiottes, même pas du papier cul... (*Hélène est entrée depuis quelques instants, Mme Laurence et Gisèle essayent en toussant de prévenir Mimi qui après s'être aperçue de la présence d'Hélène, enchaîne aussitôt.*) Quoi, quoi, j'ai pas honte je peux le dire devant Madame Hélène, c'est la coupe qui va pas, c'est la coupe, pas mes bouttonnières...

*Hélène continue à raccrocher des vestes sur la barre du haut, peut-être celles que Max vient de retourner.*

## Scène 7

### L'ACTE DE DECES

*En 1949, un après-midi... Au travail, Mimi, Gisèle, Mme Laurence, Jean, le nouveau presseur, Hélène à sa table d'entoilage. Simone est en train d'ôter son manteau pour enfiler sa blouse.*

HELENE (*lui demande*). Vous l'avez ? (*Simone fait oui de la tête.*) Faites-moi voir. (*Simone sort alors d'une grande enveloppe une feuille de papier qu'elle tend avec précaution à Hélène. Simone s'installe et se met au travail. Hélène lit à voix basse.*) Acte de décès... par un jugement du tribunal civil de la Seine... par ses motifs le tribunal dit et déclare monsieur ... décédé à Drancy, Seine. Décédé à Drancy ? Pourquoi ils ont mis décédé à Drancy ?

SIMONE (*sans lever les yeux de son travail*). Ils font comme ça !

HELENE (*élevant le ton malgré elle*). Qu'est-ce que ça veut dire ils font comme ça ? (*Simone ne répond pas, elle coud avec une grande énergie. Hélène lisant jusqu'au bout.*) Décédé à Drancy, Seine, le 3 mars 1943. Qu'est-ce que ça veut dire ? Il a glissé sur un trottoir à Drancy Seine et il est mort ?

*Le presseur s'approche prend l'acte de décès et lit à son tour. Hélène essaye de se contenir. Simone travaille indifférente.*

JEAN (*après avoir lu expliqué*). Ils mettent le dernier en-

droit où le défunt a laissé une trace... légale... Là c'est la date et le lieu de son départ pour... C'est pour que ce soit... plus... (*Il cherche ses mots.*) plus... légal.

HELENE (*le coupant*). La date du départ pour où ? Pour où ? Ils mettent pas que c'est une date de départ... Ils mettent mort à Drancy Seine un point c'est tout... (*Jean regagne sa table de presse sans rien dire. Silence. Hélène marche maintenant de long en large dans l'atelier, puis revient vers Simone.*) Dans votre acte de disparition, il y avait bien parti de Drancy le 3 mars 43 en direction de Lublin-Maidanek, je l'ai pas inventé ? Pourquoi ils n'ont pas remis ça ? Simplement ça ?

SIMONE (*après un temps*). Sur un acte décès on peut pas mettre en direction de...

HELENE. Pourquoi ?

SIMONE. Faut être plus précis.

HELENE. Pourquoi ? (*Simone ne répond pas, elle travaille de plus en plus énergiquement. Silence. Hélène hurle soudain.*) Fallait refuser ! Fallait refuser, vous n'avez pas à accepter ça en plus, vous n'avez pas à accepter ça !

LEON (*arrive, les ciseaux de coupe à la main*). Qu'est-ce qui se passe, qu'est-ce qu'il y a encore ? Qu'est-ce qu'elle a fait ?

HELENE (*lui tendant l'acte*). Tiens, lis !

LEON. Qu'est-ce que c'est que ça ?

HELENE. Lis.

*Léon parcourt le papier des yeux puis le rend à Hélène.*

LEON. Très bien... Très bien. Comme ça elle aura plus à courir d'un bureau à l'autre, elle pourra peut-être rester de temps en temps, un peu assise là.

HELENE (*lui rendant le papier*). Lis jusqu'au bout !

LEON. J'ai lu, j'ai lu jusqu'au bout, c'est très bien, très bien, tous les tampons y sont, c'est parfait !

HELENE. Y a rien qui te choque ?

LEON. Qui me choque moi ? Tu crois que c'est la première fois que je vois un acte de décès. (*Il ricane et hoche la tête.*) Que j'aie seulement autant de commandes cet hiver que j'ai déjà vu de...

HELENE (*criant*). Mort à Drancy ! Mort à Drancy !

LEON. Et alors ? Drancy ou ailleurs... C'est un papier non ?

HELENE. Pauvre idiot « Drancy ou ailleurs » mais si ça n'existe pas sur leurs papiers, avec tous les tampons et toutes leurs signatures officielles, regarde — Tribunal de la Seine... Greffier... Juge... enregistré le... certifié le... Alors personne n'est parti là-bas, personne n'est jamais monté dans leurs wagons, personne n'a été brûlé ; s'ils sont tout simplement morts à Drancy, ou à Compiègne, ou à Pithiviers, qui se souviendra d'eux ! Qui se souviendra d'eux !

LEON (*à voix basse*). On se souviendra, on se souviendra, pas besoin de papier, et surtout pas besoin de crier.

HELENE. Pourquoi ils mentent, pourquoi ? Pourquoi ne pas mettre simplement la vérité, pourquoi ne pas mettre jeté vif dans les flammes ? Pourquoi ?...

LEON. Un papier, c'est un papier, elle a besoin de ce papier pour essayer d'obtenir une pension, c'est tout, elle a même peut-être pas droit à cette pension, certainement pas droit, mais elle veut essayer, elle veut courir et courir encore dans les bureaux, c'est plus fort qu'elle, elle aime ça remplir des dossiers, des fichiers, des papiers, c'est son vice à elle et ce papier-là lui servira à rien d'autre... à rien d'autre... C'est un papier pour obtenir d'autres papiers, c'est tout !

HELENE. Et ses enfants comment ils sauront ? Ils verront mort à Drancy et c'est tout ?

LEON. Ils sauront, ils sauront, ils sauront toujours trop.

HELENE. Bien sûr avec toi moins on en sait mieux on se porte.

LEON. Ceux qui devraient savoir ne sauront jamais, et

nous on sait déjà trop, beaucoup trop...

HELENE. Qui devrait savoir selon toi ?

LEON (*après un silence, entre ses dents*). Les autres.

HELENE. Quels autres ?

LEON. Ne hurle pas comme ça, c'est un atelier ici, on est là pour travailler, pour travailler, pas pour faire de la philosophie... (*A Simone.*) Et toi range... qu'est-ce que t'as besoin d'étaler tes papiers ici, on donne pas de pension ici, on travaille ici, un point c'est tout... Pas besoin d'acte ou d'extrait !

HELENE. Arrête de crier sur elle, c'est moi qui le lui ai demandé.

LEON. Et t'es quoi toi, juge, avoué, avocat, ministre des Anciens Combattants et Victimes des guerres, tu veux tout régler toi avec ta langue, hein, règle d'abord mes problèmes à moi, s'il te reste un peu de temps, après tu t'occuperas de ceux des autres...

HELENE. Quels problèmes tu as toi ?

LEON. Moi ? Aucun ! Je suis heureux, tellement heureux, j'en crève tellement je suis heureux, quels problèmes j'ai moi, quels problèmes j'ai ?... Et qui se souviendra de moi madame hein... qui se souviendra de moi à ton avis, qui ? (*Hélène sort. Léon soupire puis range fébrilement dans l'atelier ; tout le monde travaille en silence. Léon reste un peu au centre les bras ballants, personne ne parle, personne ne se regarde. A Simone.*) Ça va ?

SIMONE (*hausse les épaules comme si tout ça ne la concernait pas du tout*). Ça va...

LEON. Bon... bon... (*Il sort.*)

## Scène 8

### LA REUNION

*En 1950. L'atelier en plein travail.*

LEON (*au presseur tout en décrochant des vestes suspendues au fond de la pièce et au-dessus de la table de presse*). Tu peux rester plus tard ce soir ?

JEAN. Je pars à six heures et demie...

LEON. Six heures et demie, t'es fonctionnaire maintenant ?

JEAN. C'est vendredi aujourd'hui ?

LEON. C'est ça, c'est vendredi veille du samedi.

JEAN. Tous les vendredis je pars à six heures et demie : j'ai réunion.

LEON. T'as réunion vendredi soir et moi je dois livrer samedi matin ! (*Jean ne relève pas, il travaille calmement. Léon hausse les épaules puis gagne la porte. Sur le point de sortir il se ravise et enchaîne.*) Votre révolution vous la ferez ce soir, à cette réunion-là ?

JEAN. Je pense pas.

LEON (*soupire*). Dommage !... C'était une bonne excuse pour livrer en retard demain matin... Dommage... C'est juste une réunion pour discuter alors, pour préparer non ? Pour une fois ils peuvent discuter un peu sans toi non ?

JEAN. Non !

LEON. T'es un si grand chef que ça que même discuter ils peuvent pas le faire sans toi ?

JEAN (*pose le fer brutalement*). Si vous voulez un presseur qui travaille jour et nuit pour vous faire plaisir...

LEON. Personne travaille ici pour me faire plaisir...

JEAN. On est pas marié ensemble hein ! C'est pas les places qui manquent...

LEON (*prenant les ouvrières à témoin*). Mais c'est une vraie maladie, tous les presseurs veulent partir d'ici ! Elle est pas bien cette table, elle penche, le fer est trop lourd, vous voulez du thé à cinq heures, je suis pas un singe assez souriant !

*Il fait une grimace horrible, les ouvrières protestent et lui proposent des bananes.*

JEAN. Le vendredi, tous les vendredis j'ai réunion et je quitte à six heures et demie.

LEON. Va, va quitte, quitte, que Dieu te garde ! Tu sais quoi, on va se répartir les tâches : toi tu te réunis et tu t'occupes du bonheur de toute l'humanité et moi je repasse ici cette nuit et je m'occupe de la livraison de demain, là, ça va comme ça ? Au moins n'oublie pas de leur dire que tous les ans régulièrement je t'achète l'almanach ouvrier paysan et des vignettes pour la fête de *L'Humanité* où je ne mets pourtant jamais les pieds parce qu'il y pleut tout le temps...

JEAN. Vous inquiétez pas, je m'arrangerai pour qu'on vous fusille dans les derniers !

LEON. Ma femme aussi ?

JEAN. Votre femme aussi.

LEON. Merci, c'est bon de se sentir protégé. Simone, tu restes avec moi pour coudre les boutons, t'as pas réunion toi au moins.

*Il sort sans attendre la réponse.*

MIMI (à Simone). T'es conne pourquoi t'acceptes ? Pourquoi tu l'envoies pas chier ?

GISELE. Il peut pas demander à sa femme ?

MIMI. Penses-tu, elle écaillerait son rouge à ongles.

*Simone coud, indifférente.*

GISELE. Et tes gosses ?

SIMONE. Quand ils me voient pas le vendredi soir, ils viennent me chercher.

MIMI. Eh ben tout est parfait, si t'aimes ça...

JEAN. On lui chierait sur la tête elle dirait encore merci... Vous avez des droits, vous les connaissez même pas, comment voulez-vous vous faire respecter ?

*Silence. Tout le monde travaille. Soudain Simone se jette sur la table la tête dans ses mains et elle éclate en sanglots. Tout s'arrête.*

MIMI. Ça y est c'est reparti...

MARIE. Ben qu'est-ce que t'as Simone ?

GISELE (la prenant par les épaules). Il a pas dit ça méchamment.

MADAME LAURENCE (au presseur). Vous voyez, vous voyez de quoi je me mêle ?... Des « droits » !

JEAN. Quoi j'ai rien dit moi...

MADAME LAURENCE. Oh, ça va bien on est pas sourdes.

SIMONE (tout en pleurant secoue la tête). C'est pas ça...

MIMI. Qu'est-ce que t'as, pourquoi tu pleures encore ? hein ? Tu veux que j'aille lui dire moi au singe que tu restes pas ce soir, ça va pas faire un pli avec moi.

*Simone fait non de la tête.*

MADAME LAURENCE (se levant). Venez vous asseoir à ma place ça vous changera et vous aurez un peu plus d'air, il fait une chaleur aujourd'hui et avec ces tissus d'hiver en plus...

*Simone remercie de la main mais ne bouge pas.*

MIMI (à voix basse). T'as tes ours ? (Simone fait « non » de la tête. Encore plus bas.) Tu pensais à ton... ?

SIMONE (faisant toujours non de la tête). Je pensais à rien, à rien, j'ai rien... rien...

MIMI. Et qu'est-ce que t'as besoin de leur pension on vit très bien sans, va... Pas la peine de te rendre malade... Qu'ils la gardent leur pension, qu'ils crèvent avec !

*Simone hausse les épaules, l'air de dire : « C'est pas ça non plus. »*

GISELE. C'est tes gamins, ils se sont encore disputés hein... Moi ma vieille quand les gosses m'énervent je préfère que ce soit elles qui pleurent que moi et je te prie de croire, tiens hier soir je rentre, la grande avait

taché sa blouse, elle vient de la mettre, elle est bonne à relaver, souillon je lui dis, c'est toi qui la relaveras... alors bien sûr son père a pris sa défense et ça a été des cris et des cris, j'ai pleuré toute la nuit... J'ai pas fermé l'œil... Ah ! je te jure y a des jours...

*Gisèle se met à renifler elle aussi.*

MIMI (entre ses dents tout en menaçant Gisèle du doigt). Toi ta gueule, hein ?

GISELE (se reprenant). Quoi encore ? J'ai pas le droit de raconter ?

*Elle sanglote maintenant en faisant semblant de se moucher.*

SIMONE (tapant sur la table). Mais pourquoi je pleure, pourquoi je pleure ? Je sais même pas pourquoi...

MIMI. Bon arrête et rigole !

SIMONE. Je peux pas, je peux pas.

MIMI. Chatouille-toi sous les bras ! (Simone sanglote encore. Silence.) Bon alors pleure ma vieille tu pisseras moins ! (Simone rit dans ses larmes.) Là, tu vois ça vient... Tu veux que je te dise comment elle était celle du bossu ?... toute tordue, toute fripée, fallait la toucher pour qu'elle se mette droite...

*Simone secoue la tête et ses sanglots redoublent.*

JEAN (tout en s'habillant). Laisse-là donc tu l'abrutis avec tes conneries.

MIMI. Toi t'occupes du chapeau de la gamine hein...

JEAN. Si vous exigiez toutes ensemble d'être payées à l'heure il hésiterait avant de vous faire rester plus tard. Faut savoir se faire respecter. Sinon...

GISELE. Moi, personnellement je préfère être aux pièces...

JEAN. A l'heure, tu fais tes heures et le reste c'est payé en heures supplémentaires.

GISELE. On doit se sentir moins libre...

MIMI. Surtout toi qui pisses toutes les cinq minutes...

GISELE. Moi je pisse toutes les cinq minutes ?

MADAME LAURENCE. Y a pas de honte... allez...

GISELE. Y a pas de honte j'y vais jamais c'est tout...

MADAME LAURENCE. Mais enfin c'était pas un reproche...

GISELE. J'y vais pas, j'y vais jamais...

MIMI. Tu sors pourquoi alors ?

GISELE. Je sors pas, c'est les autres qui sortent...

MADAME LAURENCE. C'est terrible on dirait qu'on vous accuse de...

JEAN (après un bref silence). Vous avez vraiment de l'eau tiède dans la tête.

MIMI (lui montrant l'heure). Et cours coco sinon tu vas être en retard pour pointer. (Le presseur sort en claquant la porte. A Simone qui pleure toujours, tout en travaillant.) Maintenant on est entre nous, tu peux te déboutonner va.

*Simone sanglote.*

MARIE. Elle va s'étouffer à la fin.

GISELE. Tu veux pas t'allonger un peu sur la table de presse ?

SIMONE (secoue la tête, souffle un grand coup puis entre deux hoquets). Ça va aller, ça va aller, ça va aller...

MIMI (à Simone). Tu veux que je te dise ?

GISELE. Fous-lui la paix.

MIMI. Un bon ramonage de temps en temps de bas en haut, ça enlève les araignées et ça chasse les idées noires.

GISELE. Pouah... pour ce que c'est agréable... elle a pas assez d'ennuis comme ça peut-être ?... Un bonhomme ça lui ferait de la lessive en plus un point c'est tout, déjà qu'elle passe la moitié de la nuit à décrocher le

linge des mômes.

MIMI. Et les blanchisseuses c'est pour les chiens ?

GISELE. Elle a pas besoin de ça je te dis.

MIMI (*à Simone*). L'écoute pas... Tiens dimanche je t'emmène danser, tu te leveras un beau petit...

GISELE. Ce que tu peux être dégueulasse... vraiment... y a des jours...

MARIE. Ce qui lui faut c'est quelqu'un qui l'aide, qui la soutienne...

MIMI. « Prosper yop la boum  
C'est le roi du macadam... »

MARIE (*la coupant, agacée*). Non, je veux dire quelque chose de durable.

MIMI. Ça c'est juste, plus c'est dur plus c'est bon...  
Quand c'est mou c'est pas valable...

*Toutes alors s'écroulent de rire.*

MADAME LAURENCE. (*à Simone, sans rire*). Vous vous sentez mieux !

SIMONE (*s'essuyant les yeux et riant maintenant*). Je sais pas ce qui m'a pris j'étais bien et puis j'ai eu comme l'impression d'étouffer...

MIMI (*pleurant de rire*). Eh oui, à la longue ça étouffe.

GISELE. Oh, ta gueule laisse-la parler... Moi aussi des fois j'ai envie de... j'ai envie de... et puis ça sort pas, y a comme... comme...

*Elle cherche ses mots.*

MIMI. Comme quoi pétasse ?

GISELE. Comme de la ouate, là. (*Elle se tape sur la poitrine. A Simone.*) C'est pas vrai, c'est pas vrai, comme un bout de ouate qui ?...

*Simone hausse les épaules en signe d'ignorance.*

MIMI (*à Gisèle*). Ouais, mais toi t'as pas de raison, t'es heureuse toi, t'as un petit mari, une p'tite maison, des p'tites filles...

GISELE. Bien sûr, bien sûr...

SIMONE. Mais moi aussi, moi aussi, les gosses vont bien, ils suivent bien l'école, ici on a du travail toute l'année, y a pas de mortes-saisons...

MIMI. Ce qui te manque...

GISELE. Fous-lui la paix.

MIMI. Viens danser avec moi dimanche, je dirai à mon Mickey que je dois aller voir ma mère comme il peut pas la blairer.

SIMONE. T'es bête qu'est-ce que je ferais des gosses ?

MIMI. Même le dimanche ils te collent au train, ben ma vieille t'es pas dégourdie, envoie-les jouer au foot... ou camper...

GISELE. Merci... Pour qu'ils prennent froid... merci...

SIMONE. Dimanche c'est leur jour, on va au cinéma...

MIMI. Tous les dimanches ?

SIMONE. Sauf quand il faut beau alors on se promène...  
En fin d'après-midi on passe voir mon père...

MARIE. Chez les vieux ? (*Simone fait oui de la tête.*) Avec les enfants ?

SIMONE. Faut bien non ?

MIMI. Eh ben dis donc charmante journée... tu t'étonnes après ; quand c'est que tu te changes un peu les idées alors ?

*Bref silence.*

SIMONE. Ici, avec vous...

*Mimi la regarde un instant puis replonge le nez dans son travail. Toutes travaillent maintenant en silence. L'alerte est passée.*

## Scène 9

### REFAIRE SA VIE

*Un soir d'été en 1951. Les fenêtres sont grandes ouvertes. Simone assise à la place de Mme Laurence coud des boutons. Hélène à la table d'entoilage tente de mettre des vêtements dans des cartons en les froissant le moins possible. Elle s'énerve.*

HELENE. Ça va être des vrais chiffons...

SIMONE. Ça part où ?

HELENE. Belgique... (*Entre Léon, il s'assied à la table près de Simone et rit sans raison.*) Ça y est, c'est fini ?

LEON. Devine ce qui m'est rentré ?

HELENE. De quoi tu parles ?

LEON. Je touche trois as, un roi noir, une dame rouge, je demande deux cartes, je jette le roi et la dame et devine ce qui me rentre ?

HELENE. Deux as ?

LEON. « Deux as » ? Un as ! Y a que quatre as en tout j'en ai déjà trois...

HELENE. Est-ce que je sais moi ?... Pourquoi c'est pas Max qui fait cette expédition ?

LEON (*à Simone*). Vous jouez aux cartes ?

SIMONE. A la bataille avec les gosses...

LEON. Carré d'as la première fois de ma vie, il faut que ce soit avec mes propres mécaniciens... C'est fini maintenant s'ils veulent jouer on jouera sérieusement on n'a plus l'âge de jouer avec des boutons. En plus c'est mes boutons, ils prennent vraiment aucun risque...

HELENE. Oh ! j'en ai marre, j'y arrive pas, les cartons sont trop petits !

LEON. Laisse, laisse, je vais le faire, faut que je fasse tout ici, c'est simple...

HELENE. C'est ça, c'est ça... Pourquoi c'est pas Max ?

LEON. J'ai le droit d'avoir mes propres clients sans passer par monsieur Max, je suis pas lié à vie avec monsieur Max...

HELENE. T'es sûr qu'ils paieront au moins ?

LEON. Pourquoi ils paieraient pas ?

HELENE. Je demande c'est tout...

LEON. Parce que j'ai eu quelques impayés tu vas... (*Il se lève et aide Hélène à faire le paquet. Simone a terminé sa pièce, elle l'accroche et en prend une autre. Léon à Simone.*) Des nouvelles des enfants ?

SIMONE. Oui j'ai reçu une carte.

LEON. Ça va ?

SIMONE. Oui merci...

LEON. Ils sont où déjà ?

SIMONE. En R.D.A.

HELENE. Alors tu m'aides ou tu causes ?

LEON. Je t'aide et je cause, je peux faire deux choses à la fois, j'ai pas deux mains gauches comme toi...

HELENE (*le regardant faire un instant*). Bien sûr, c'est pas difficile comme ça, mais tu vois pas : ça va être de vrais chiffons en arrivant... Roule-les en boules carrément pendant que t'y es...

LEON. Ils savent pas repasser en Belgique ?

HELENE. Bon, bon, laisse laisse tu m'énerves encore plus je préfère le faire seule...

LEON (*à Simone*). R.D.A. ? C'est pas l'Allemagne ça ?

HELENE. L'air est très bon là-bas...

LEON. Oui, oui, on dit ça...

SIMONE. Ils sont très contents.

LEON. Vous les avez prévenus, au moins ?

HELENE. Léon je t'en prie.

LEON. Quoi, j'ai rien dit ?

HELENE. Justement le dis pas.

LEON. C'est terrible elle sait à l'avance... Enfin...

SIMONE (*à Hélène*). Je voulais pas les envoyer là-bas et puis je me suis dit après tout si c'est la fédération qui organise...

HELENE. Vous avez bien fait c'est très sain comme climat...

LEON. Ouais, ouais...

SIMONE. Le grand m'a écrit qu'on les avait emmenés en autocar visiter Ravensbruck...

LEON (*à Hélène, brusquement*). Mais pourquoi tu fais ce carton maintenant ? Tu veux que ça reste froissé toute la nuit hein ?

HELENE. Tu m'as dit que ça devait partir demain matin à l'aube... J'ai fait rester Simone exprès...

*Simone a accroché la pièce qu'elle venait de terminer et s'apprête à partir.*

LEON. Je le ferai demain, laisse...

HELENE. On n'aura pas le temps demain !...

LEON. Laisse je te dis !

HELENE. Non, j'ai commencé je finis !

LEON (*à Simone*). Tête hein ?... Vous allez vous coucher maintenant ?

SIMONE. Oui, enfin, je rentre...

LEON. Vous profitez pas un peu que les gosses sont en vacances pour...

HELENE. Léon !

LEON. Quoi encore ?

HELENE. T'arrêtes ?

LEON. Qu'est-ce que j'ai dit ? Elle est pas en âge de... Faut lui parler comme à une jeune fille par sous-entendus ?

*Simone sourit.*

SIMONE. Vous savez le soir j'ai toujours des choses à faire à la maison et puis... et puis... (*Elle rit.*)

HELENE. Bien sûr... bien sûr... Ils se rendent pas compte...

LEON. Qui se rend compte ici ? C'est vous qui vous rendez pas compte... Si vous profitez pas que les gosses sont pas là pour sortir, pour voir du monde, faire des connaissances, comment voulez-vous refaire votre vie hein, comment ?

SIMONE. J'y tiens pas du tout monsieur Léon, je suis bien comme je suis... très bien...

LEON (*péremptoire à Simone*). Asseyez-vous... (*Il s'installe à côté d'elle.*) Vous connaissez le Thermomètre place de la République, non, c'est un café à l'angle du boulevard Voltaire ou de l'avenue de la République, un grand café, bon, tous les dimanches matins il y a une dame, madame Fanny, très gentille dame, qui s'occupe de refaire les vies de gens qui... Vous y allez de ma part, vous lui parlez et si elle a quelqu'un, hein, va savoir, qui correspond, elle vous présente... Ça vous engage à rien, hein, si ça va, ça va, si ça va pas, au revoir et merci on n'est pas obligé d'acheter, l'entrée est libre... enfin vous comprenez... (*Silence. Hélène regarde Simone. Simone brusquement éclate de rire. Léon à Hélène.*) Qu'est-ce qu'il y a, qu'est-ce que j'ai dit de drôle ? Pourquoi rester seule quand on peut encore faire le bonheur de quelqu'un, il y a tellement d'hommes qui ont souffert et qui sont seuls... Elle est normale non, elle peut vivre normalement alors... Et même si elle était moche comme un pou avec un appartement de trois pièces, on trouverait toujours quelqu'un que ça m'intéresse... (*Simone rit de plus en plus.*) Bon mettons que j'aie rien dit...

SIMONE (*se calmant*). Je m'excuse monsieur Léon, j'ai jamais été au café Thermomètre mais, on m'a justement présenté quelqu'un, y a pas très longtemps...

LEON. Ah ! ah ! tu vois ? Tu vois !

*Simone rit de nouveau.*

SIMONE. Il est même venu à la maison !

*Hélène laisse tomber la confection de son paquet et court s'asseoir elle aussi près de Simone.*

HELENE. Mais c'est formidable ! Formidable !

SIMONE. Les gosses lui ont fait une vie tellement impossible il est parti et je ne l'ai plus jamais revu, ils ont été odieux avec lui... (*Elle rit.*) Heureusement parce que la personne qui me l'avait présenté a appris depuis que c'était un type déjà remarié justement grâce à cette madame Fanny et comme il se trouvait pas assez bien logé chez sa nouvelle femme, il cherchait un appartement plus grand, c'est pour ça qu'il avait demandé à visiter le mien... (*Elle rit.*) Vous savez ce qu'il a dit en partant : « C'est un trois pièces, mais c'est un petit trois pièces... » Je regrette pas, j'y tenais pas du tout, d'abord je crois que même si je voulais je pourrais pas...

LEON. On dit ça... c'est pas tous des salauds, il y a des hommes bien qui cherchent quelqu'un...

SIMONE. Les enfants sont trop grands, ils seraient trop malheureux, ils ont pris l'habitude d'être les hommes à la maison et puis vous savez quand je me suis marié avec mon mari c'était déjà un mariage arrangé, on nous avait présentés... Je dois dire que je suis bien tombée, j'ai jamais eu à me plaindre, c'était un bon mari, mais aujourd'hui... faudrait que ça se passe autrement, sinon, je crois que je pourrais pas... Quand ce type est venu à la maison, d'abord je l'avais vu une fois chez la personne qui me l'a présenté, eh bien quand il est venu à la maison...

HELENE. Comment il était ?

SIMONE. Bien, il avait un peu la gueule de travers, mais il était pas si mal, c'était un homme qui avait eu des malheurs, beaucoup de malheurs... J'ai eu du mal à pas éclater de rire devant lui... Dès qu'il a eu le dos tourné on a eu une crise tous les trois, le plus petit s'est mis à l'imiter il nous a refait toute la visite de l'appartement avec les commentaires... Le type avait un peu l'accent yid, le petit l'imitait tellement bien, on a ri, on a ri... non c'est trop compliqué et puis vous savez, je suis très bien comme ça, je me sens libre, je pourrais plus... bon... bonsoir...

*Elle sort.*

HELENE. A demain bonsoir.

*Silence.*

LEON. Moi je disais ça hein...

HELENE. T'as des idées vraiment...

*Silence.*

LEON. Bon on va se coucher.

HELENE (*désignant le paquet toujours défait*). Tu le feras demain ?

LEON. Je le ferai demain...

HELENE. Il faut un carton plus grand...

LEON. Mais non, mais non.

HELENE. Et la lettre ?

LEON. Quelle lettre ?

HELENE. Tu sais bien...

LEON. On la fera demain...

HELENE. Demain tu me diras demain et encore demain...

LEON. J'ai pas de papier.

HELENE. Fais-moi un brouillon là-dessus je recopierai...

LEON. T'as un crayon ?

*Hélène lui donne un crayon.*

LEON (*réfléchit un instant, puis*). Qu'est-ce que je mets ?

HELENE. Je t'en prie on en a parlé et reparlé...

LEON. Qu'est-ce que je mets pour commencer ? Qu'est-ce qu'ils mettent eux ?

HELENE. « Chers cousins ».

LEON. « Chers cousins et cousines » ?

HELENE. Si tu veux...

LEON. Chers cousins et cousines et petits-cousins et petites-cousines ?

HELENE. Laisse ça je m'en arrangerai.

LEON. Tu veux l'écrire ?

HELENE. Non c'est ton cousin, t'écris toi...

LEON. Mon cousin, c'est même pas un vrai cousin, c'est un lointain cousin et elle je la connais pas, je l'ai jamais vue, lui déjà j'ai dû le voir deux fois dans ma vie grand maximum et j'étais gosse je me souviens même plus de la tête qu'il a, alors... (*Hélène soupire sans répondre.*) Bon ! Lointains cousins et lointaines cousines ou chers cousin lointains... (*Il écrit « Cousins lointains ».*) Là ! Après ?

HELENE (*dictant*). Si vous êtes toujours décidés à venir...

LEON. Ts, ts, ts... pas si vite... Tu crois pas qu'on doit les prévenir qu'ici aussi c'est dur, très dur, qu'il faut travailler, enfin je sais pas moi, qu'est-ce qu'ils espèrent, pourquoi ils partent de là-bas ?

HELENE. On va pas revenir là-dessus, ils partent parce qu'ils ne supportent plus de vivre là-bas...

LEON (*approuvant de la tête*). Ils supportent plus... Et ça c'est une raison sérieuse pour tout quitter et débarquer chez des gens et dans un pays qu'on connaît à peine ?

HELENE. Tu veux pas qu'ils viennent ? C'est simple : tu leur écris que tu ne peux pas les recevoir, un point c'est tout, mais ne me rends pas folle, on en a déjà parlé et reparlé, s'il te plaît !

LEON. Je demande s'il ne faut pas les prévenir, c'est tout, qu'ici aussi ça sera dur, qu'il faut travailler dur ; surtout qu'ils se fassent pas d'illusions...

HELENE. Qui se fait des illusions ?

LEON. Je sais pas, peut-être qu'ils s'imaginent qu'ici y a qu'à se baisser pour ramasser du pognon ?

HELENE (*se levant*). Ecris ce que tu veux je vais me coucher.

LEON. C'est terrible ça : c'est toi qui me dis d'écrire et quand je me mets à écrire tu vas te coucher.

HELENE. Bon, écris : « Chers cousins, vous serez les bienvenus, nous vous attendons, à bientôt. Signé Hélène et Léon. »

LEON. Si c'est pour écrire ça t'as pas besoin de moi.

HELENE. Je veux que ce soit toi qui l'écrives !

LEON. Pourquoi ?

HELENE. Je te connais va...

LEON (*soupire*). Bon, chers cousins lointains venez nous vous attendons... non... Si vous êtes toujours décidés à venir, écrivez-nous pour nous dire quand vous avez l'intention d'arriver afin que nous puissions nous organiser au mieux pour pouvoir vous héberger les premiers temps... Là, c'est bien comme ça ? (*Hélène ne répond pas.*) T'aimes pas les premiers temps ?

HELENE. C'est simple, si tu ne veux pas qu'ils viennent, écris ne venez pas... J'ai mal à la tête...

LEON. Je pourrais écrire, ne venez pas, à mon propre cousin qui m'appelle à l'aide après tout ce qu'ils ont souffert ? Je veux simplement que... on a une responsabilité non ? Est-ce que je sais ce qu'ils ont dans la tête, pourquoi ils veulent partir de Pologne, pourquoi ils veulent venir ici, justement ici, pourquoi ils vont pas je ne sais pas moi, en Israël par exemple... Ils s'imagi-

nent peut-être qu'on a une fabrique immense qu'on roule sur l'or et les diamants.

HELENE (*hors d'elle*). Ils sont communistes, ils se foutent de l'or, ils se foutent des diamants, ils n'ont personne en Israël, leurs enfants parlent français, ils veulent venir en France, vivre en France, travailler en France !

LEON. Si ils sont communistes pourquoi ils restent pas là-bas où justement maintenant tout le monde est communiste ?

HELENE. Bon, je vais me coucher.

LEON. On peut même plus discuter, alors ? J'essaie de...

HELENE (*le coupant*). Discute avec les murs, moi je suis fatiguée, j'ai mal à la tête, c'est ta famille, tu fais ce que tu veux, tu leur écris ce que tu veux...

*Léon approuve de la tête. Hélène sort en pleurant.*

LEON. C'est terrible ça, qu'est-ce que j'ai dit, qu'est-ce que j'ai dit ? C'est ma faute, c'est ma faute, si c'est la merde partout ?

## Scène 10

MAX

*Une fin d'après-midi en 1952. Tout le monde est au travail, seule Simone manque. Mimi fredonne. Entre Léon affolé et courant comme s'il était poursuivi, il va directement se cacher sous la table de presse, derrière une pile de vestons non repassés, pendant qu'on entend, venant du couloir, la voix d'Hélène :*

HELENE. Mais puisque je vous dis qu'il n'est pas là.

MAX. Où il est alors, où il est ?

HELENE. Est-ce que je sais moi, on est pas agrafés ensemble...

MAX. Je veux ma marchandise, vous entendez, je veux ma marchandise, je partirai pas sans ma marchandise.

HELENE. Dès que c'est prêt...

MAX. Je sais, je sais, vous mettez tout dans un taxi... (*Max est entré suivi d'Hélène qui tente de le calmer, visiblement Max est à bout de nerfs, il contemple un instant l'atelier d'un air hagard puis découvre le tas de finitions qui attend Simone sur son tabouret, il gémit.*) Mais rien n'est prêt, rien...

HELENE (*souriante*). Voyons, monsieur Max, tout ce qui était prêt on vous l'a livré déjà.

MAX (*hurlant tout en ramassant les pièces au sol ou même les arrachant des mains des filles*). Que des 40, que des 40, j'ai besoin de toutes les tailles, vous m'avez livré que des 40, ça me sert à rien que les 40... (*Il continue à ramasser des pièces et à les poser plus loin, il déplace le tas sous la table de presse et découvre Léon.*) Léon !

LEON (*comme s'il se réveillait*). Hein !

MAX. Vous vous cachez sous les tables maintenant !

LEON. Je me cache moi ?

MAX. Pourquoi j'ai pas reçu...

LEON (*poursuivant son idée*). Qui se cache ici ? Pourquoi je me cacherais chez moi dans la propre maison... Je me suis assez caché dans ma vie... Merci... c'est formidable... J'ai plus le droit d'aller et venir sous ma propre table de presse alors ?

MAX (*se contenant*). Léon, Léon, Léon. Pourquoi vous m'avez dit ce matin au téléphone que vous aviez mis le reste de ma marchandise dans un taxi et que ça allait arriver d'un instant à l'autre ?

LEON (*hurle*). Moi j'ai dit ça ? Moi j'ai dit quoi que ce soit au téléphone ? J'ai le temps de répondre au téléphone ?

MAX. Non pas vous votre femme.

LEON (*peiné*). Hélène pourquoi tu dis des choses pareil-



- les ? (*Hélène regarde Léon sans rien dire.*) Bon n'en parlons plus.
- MAX. J'ai des clients moi, ils attendent leur marchandise il faut que je sache, je les fais traîner depuis le mois dernier, le mois dernier ! Ce matin il y en a un qui est venu au magasin, il s'est installé sur un pliant et il ne veut pas bouger sans le reste de sa commande.
- HELENE. On va pas comme ça attendre les uns chez les autres on pourra plus travailler bientôt...
- MAX. Madame, lui dans sa boutique il a aussi des clients qui attendent soit pour un mariage soit pour un enterrement... On ne peut pas faire attendre indéfiniment. Quand on promet pour une date il faut tenir sinon... Léon fais quelque chose on a toujours travaillé la main dans la main non ?
- LEON. Oui mais c'est toujours ma main à moi qui travaille !
- MAX. Je te jure que si tu me livres pas ce soir tout ce qui reste, tout, tu entends, tout, c'est fini entre nous, fini !
- LEON. C'est fini ? Bon alors, c'est fini qu'est-ce que je dois faire maintenant pleurer, me pendre ?
- MAX (*une main sur le plexus*). Léon si un jour j'ai un ulcère...
- LEON (*le coupant*). Un ulcère, il parle d'un ulcère, j'en ai déjà deux, moi, deux et une gastrite.
- MAX. Bon c'est fini, je supporte tout, tout, excepté la mauvaise foi !
- LEON (*à Hélène*). Où est la mauvaise foi ? Je suis pas plus malade que lui peut-être ?
- MAX. Si vous vous organiseriez un peu au lieu de travailler encore à la juive.
- LEON. Ah ! je vois ce que c'est, il veut nous coller un organisateur géralant aryen, avec plaisir, qu'il vienne, cette fois je lui laisse les clefs et je cours en zone libre sur la Côte d'Azur...
- MAX. Pourquoi j'ai eu tous les 40 ?
- LEON (*le coupant*). Chez moi c'est comme ça : tout ou rien !
- MAX (*continuant*). Ça me sert à rien tous les 40, c'est pas valable ça, si j'ai pas un peu de chaque taille je peux pas livrer, je peux pas...
- LEON. Vous croyez que je garde votre marchandise chez moi par vice, hein, livrez, livrez, qu'est-ce que j'ai d'autre comme but dans la vie, qu'est-ce que j'ai d'autre ?
- HELENE (*à Léon*). Léon je t'en prie. (*A Max.*) On va faire le maximum, vous inquiétez pas...
- LEON. « Le maximum » ! Regardez, regardez ! (*Il désigne les ouvrières.*) Toutes les déprimées, toutes les nerveuses, toutes les instables et même les révolutionnaires viennent poser leurs fesses sur mes chaises et font semblant de travailler ; toutes, elles ont un frère, un père, une mère, une sœur, des enfants, un mari et à tour de rôle ça naît, ça meurt, ça tombe malade, qu'est-ce que j'y peux hein, qu'est-ce que j'y peux ?
- MAX. Et chez moi on meurt pas, on naît pas chez moi ? Il me manque deux magasiniers et mon comptable veut devenir chanteur, il répète dans mon propre bureau, il me rend fou et moi je dois livrer pièce par pièce, courir après la marchandise qu'on me donne au comptegouttes, tenir les livres, faire les factures, les expéditions pour la province.
- LEON. Bien sûr, mais au moins vous, vous dormez la nuit...
- MAX (*vexé*). Moi je dors la nuit ? Moi je dors la nuit ?
- LEON. Dès que je ferme les yeux celle-là... (*Il désigne Hélène.*) ... me pousse du coude : tu dors ? Non bien sûr et ça y est c'est parti et tu te souviens celui-là, celle-là... comme par hasard ils sont tous morts et vous savez comment alors elle me parle d'eux et puis après elle pleure, elle pleure et puis elle s'endort mais moi
- c'est fini, fini, je peux plus dormir, je me lève, je vais dans la cuisine et je hurle... Je ne veux rien avoir à faire avec les morts, les morts sont morts non et ceux-là sont mille fois plus morts que les autres morts puisque on les a même pas... bon... Il faut penser aux vivants et par hasard le seul vivant proche qui lui reste c'est moi, moi, et elle elle me tue la nuit pendant que les autres m'assassinent le jour...
- Bref silence.*
- MAX. Quel rapport avec ma marchandise ?
- LEON. Qui parle de marchandise ici, qui ?
- HELENE. Léon, je t'en prie...
- Max une main crispée sur le plexus se tord brusquement de douleur.*
- LEON. Regarde-le, regarde-le, ma parole il veut me faire le coup de l'ulcère, mais si j'avais que des ulcères moi j'irais danser tous les soirs dans les caves le jazz...
- MAX. Léon, sérieusement, parlons d'homme à homme...
- LEON. C'est ça, parlons : qu'est-ce que c'est au juste que votre tissu hein ? Spécial synthétique pur chimique c'est ça que vous vouliez pour faire plus chic hein ?... Vous croyez que je sais pas d'où il vient ?
- MAX. Il vient de Suisse !
- LEON. C'est ça, c'est ça, il passe par la Suisse, il traverse la Suisse...
- MAX (*à Hélène*). Mais qu'est-ce qu'il veut dire ?
- LEON. Je me suis dit au moins avec eux on sera livré à l'heure, jamais un train, jamais un convoi de retard, les meilleurs convoyeurs du monde ! Seulement pour nous, vous et moi, monsieur Max, le tissu est en retard, tant pis, je dis rien, je m'énerve pas, surtout pas s'énerver avec ces gens-là... Et quand leur tissu magique pur chimique arrive, une fois coupé, une fois monté, il a sa vie à lui ; il fait ce qu'il veut, demandez-leur... (*Les ouvrières font quelques timides réflexions sur la cochonnerie de la matière.*) Mettez le fer dessus, mettez-le, à sec il durcit comme une planche et rétrécit en largeur, humide il rétrécit en longueur et devient aussi souple et agréable qu'une éponge, on l'accroche, il s'allonge, il poche, il lustre mais dites-lui, dis-lui, dis-lui, toi... (*Au presseur. Le presseur approuve.*) Et moi je dois voir tout ça et organiser !
- MAX (*hurlant comme un dément*). Cinquante pour cent fibrane cinquante pour cent polyamide, le dernier cri de la technique moderne, le dernier cri !
- LEON (*à voix basse*). Oui, oui, dernier cri, qu'est-ce qu'ils ont là-bas en stock, des tonnes et des tonnes ? Des cendres et des cheveux, oui monsieur pas la peine de bouger les épaules, des cheveux, des montagnes de cheveux...
- MAX. Mais qu'est-ce qu'il dit, mais qu'est-ce qu'il dit ?  
*Léon arrache soudain les vêtements des mains des ouvrières et les jette aux pieds de Max puis il s'attaque aux vêtements accrochés. Hélène et le presseur tentent de le retenir et de le maintenir. Max affolé ramasse les vêtements et les replie en marmonnant des paroles incompréhensibles. Un enfant apparaît sur le seuil. Il a entre dix et douze ans, des lunettes et découvre à peine étonné l'atelier maintenant en plein désordre.*
- MIMI (*voyant l'enfant l'appelle*). Entre, ben entre...
- L'ENFANT (*s'est planté face à Léon puis d'un trait*). Ma mère vous fait dire qu'elle est désolée mais elle pourra pas venir travailler aujourd'hui...
- LEON (*criant comme un dément*). Et c'est à cinq heures du soir que tu viens me le dire ?
- L'ENFANT (*pas du tout impressionné*). Je pouvais pas venir avant j'étais à l'hôpital.
- LEON. Et ton frère ?
- L'ENFANT. Il était à l'hôpital aussi.
- LEON. Ah bon, vous êtes malades tous les deux ensemble, maintenant, bravo !

L'ENFANT. Non c'est maman.  
 MIMI. Elle est à l'hôpital ?  
 L'ENFANT. Oui.  
 HELENE. Qu'est-ce qu'elle a ?  
 L'ENFANT. Elle tient pas debout, elle s'est levée pour venir travailler ce matin mais elle tenait pas debout alors mon frère a été chercher un docteur et il a dit qu'il fallait l'envoyer à l'hôpital. A l'hôpital, ils ont dit qu'ils allaient la garder en observation.  
 LEON (à Max). « En observation », vous voyez, vous voyez, qu'est-ce qu'on y peut, qu'est-ce qu'on y peut?...  
 MAX. C'est ça, je vais dire à mes clients qu'ils disent à leurs clients qu'ils n'auront pas leurs costumes pour se marier ou pour aller au bal parce que l'une des ouvrières est à l'hôpital en observation.  
 LEON (hurle à Hélène). Qu'est-ce que t'attends, téléphone, passe une annonce : demande finisseuse qualifiée sans famille, sans enfant, ni veuve, ni mariée, ni divorcée, faisant pas de politique et en bonne santé, là, peut-être qu'une fois, qui sait, j'aurai la main heureuse... Et vous qu'est-ce que vous avez à être comme des mouches autour de ce gosse. Vous êtes là pour travailler oui ou merde, alors travaillez, travaillez non mais regardez-les, regardez-les, ma parole, on dirait que je les paye déjà à l'heure...  
*Hélène est sortie.*  
 MAX. Léon sérieusement...  
 LEON. Chut on parle pas devant... (Il montre l'atelier du menton. Il fait sortir Max et hurle avant de sortir lui-même.) Personne quittera cet atelier avant que la commande de monsieur Max soit prête à livrer. (Au presseur.) Réunion ou pas réunion...  
*Il est sorti. On les entend discuter puis rire. Les femmes se pressent autour de l'enfant, elles posent ensemble une foule de questions sur la santé de Simone.*  
 L'ENFANT (hausse les épaules et dit). Je sais pas elle est fatiguée...  
 MIMI. Comment vous allez faire ton frère et toi ?  
 L'ENFANT. Pour quoi faire ?  
 MIMI. Pour manger et tout ça.  
 L'ENFANT. Oh ! on va se débrouiller, je sais faire la cuisine et le midi ça change rien on reste à la cantine.  
 JEAN. C'est Lariboisière ?  
 L'ENFANT. J'ai mis le nom de l'hôpital et tout ça sur un papier, c'est en banlieue...  
*Mimi prend le papier.*  
 UNE VOIX. Voilà on se tue pour élever des enfants...  
 UNE AUTRE. Faudra l'aimer bien fort ta maman...  
 UNE AUTRE. Toujours.  
 MADAME LAURENCE. T'es gentil avec elle au moins ?  
 JEAN. Mais laissez-le donc...  
 GISELE. Dis-donc mon chéri t'en as un beau manteau, c'est celui que les Américains t'ont envoyé ?  
 L'ENFANT. Il est pas beau, c'est un manteau de fille.  
 MIMI. C'est vrai : il boutonne dans l'autre sens, ça fait rien t'es bien beau quand même...  
 L'ENFANT. Je l'aime pas... C'est un manteau de fille...  
 GISELE. Ils sont quand même bien gentils les Américains d'envoyer des manteaux aux petits Français...  
 L'ENFANT. J'aime pas les Américains.  
 GISELE. Pourquoi mon lapin ?  
 L'ENFANT. Je suis pas un lapin, j'aime les Russes, les Américains veulent la guerre...  
*Les ouvrières se tordent de rire.*  
 JEAN. Bravo... pour la peine je vais te donner un bonbon.  
 L'ENFANT. J'aime pas les bonbons, merci, faut que je me sauve...  
 MIMI. Dis à ta mère qu'elle revienne vite, qu'on ira la voir et... tu pourrais faire la bise en partant ou t'es déjà un trop grand monsieur pour embrasser les dames ? (L'enfant revient, il embrasse Mimi. Mimi lui glisse un billet dans la main, l'enfant refuse.) Mais si tu t'achètes quelque chose et pour ton frère aussi.  
*Les autres l'embrassent également.*  
 GISELE. Elle se plaint d'où ta maman ?  
 L'ENFANT. Elle se plaint pas, elle tient pas debout.  
 GISELE. Elle pleure toujours autant ?  
 L'ENFANT. Maman ? Elle pleure jamais...  
 MADAME LAURENCE. Elle pourra bientôt revenir travailler...  
 L'ENFANT (embrassant Mme Laurence). Plus tard, mon frère et moi on travaillera et elle aura plus besoin de travailler jamais.  
*Tous approuvent. L'enfant va pour sortir.*  
 JEAN. Et moi on m'embrasse pas !  
 L'ENFANT. On s'embrasse pas entre hommes.  
*Tous travaillent avec acharnement. Gisèle chante machinalement : « Les Roses blanches ».*  
 MIMI. Ta gueule !  
*Gisèle s'arrête de chanter. Le travail se poursuit un instant en silence.*

FIN

## la presse

**Pierre Marcabru**

Une des pièces les plus importantes.

Il est bon parfois que le critique se mouille. Je tiens L'Atelier de Jean-Claude Grumberg pour une des pièces les plus importantes parmi celles que j'ai vues ces dernières années. D'abord, elle est simple ; ensuite, elle est vraie ; enfin, elle est à la fois mélancolique et drôle. L'homme, dans ses contradictions, y est contenu tout entier. Et surtout le réalisme, le populisme sont ici dépassés pour atteindre à une sorte de tendresse désespérée et saccharique. On rit les larmes aux yeux.  
 Dans le rôle du patron de l'Atelier, Jean-

Claude Grumberg est tout à fait extraordinaire par le jeu de ces sentiments mêlés. Il nous est dit ici que l'homme n'est pas tout d'un bloc, et que le bien au mal se mêle très étroitement en lui. Les habitants de l'Atelier sont en un même mouvement sympathique et décevant, parfois odieux. Ils ne sont pas une fois pour toutes figés dans une pose. Ils vivent, ils changent, ce sont des photos tremblées. Rien en eux n'est absolument sûr.

*Le Figaro, 25 avril 1979*

**Guy Verdot**

C'est un impressionniste de l'émotion dramatique.

Dans L'Atelier, d'ailleurs, il y a une femme dont le mari a été ramassé par les nazis pour israélisme, et expédié dans un camp

de concentration... Est-ce à dire que Grumberg va se servir de cela pour faire des scènes larmoyantes ? Que non pas. Il se contente de montrer. Quoi donc ? Le déferlement de la vie sur ceux qui pleurent des morts. Le sursaut intérieur des êtres que tout devrait mener au désespoir. Inconscience ? Pas du tout. C'est, au contraire, le plus beau courage que je sache.

L'Atelier est en dix tableaux. Ils se succèdent sans blabla, sans coups de g... Et leur ensemble prouve que Tchekhov n'est pas mort. Qu'il est devenu Français. Qu'il est juif. Qu'il se nomme Jean-Claude Grumberg - lequel procède par petites touches, comme son confrère russe. C'est un impressionniste de l'émotion dramatique. Et il est le plus grand de nos jeunes auteurs vivants.

*La Nouvelle République, avril 1979*